
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01318273 8

EUGÉNIE

ET

MATHILDE,

OU

MÉMOIRES

DE LA

FAMILLE DU COMTE DE REVEL;

PAR L'AUTEUR

D'ADÈLE DE SENANGE.

TOME PREMIER.

A LONDRES,

CHEZ L. DECONCHY, 100, NEW BOND-STREET.

1811.



De l'imprimerie de R. Juigné, 17, Margaret-st
Cavendish-square

EUGÉNIE

ET

MATHILDE

OU

MÉMOIRES DE LA FAMILLE DU COMTE DE REVEL.

CHAPITRE PREMIER.

Le comte de Revel s'étoit marié fort jeune à mademoiselle de Couci. Une fortune immense, substituée à l'aîné de sa maison, lui faisoit désirer vivement un fils; mais la naissance d'une fille vint affoiblir le bonheur qu'il attendoit d'un premier enfant.

Madame de Couci offrit de se charger de la petite Ernestine, à condition qu'elle ne dépendroit que d'elle seule. Le comte de Revel accepta la proposition de sa belle-mère.—Sa femme se rappeloit avec inquiétude que son enfance n'avoit pas été heureuse; et l'extrême sévérité de madame de Couci l'effrayoit pour sa fille. Cependant elle aimoit trop son mari, et craignoit trop sa mère pour résister à leurs volontés.

L'année suivante, madame de Revel eut une seconde fille, qui fut aussi mal reçue par son jeune père; mais cette fois elle se montra plus courageuse, et déclara qu'elle vouloit garder Mathilde près d'elle. Monsieur de Revel y consentit, parce qu'il ne trouva aucune bonne raison pour s'y opposer.

Il espéroit toujours ce fils, cet héritier de son nom, objet idéal de son amour. Il éloignoit de sa pensée le souvenir des familles qui avoient vu des noms illustres, s'éteindre et leur fortune passer dans des maisons étrangères : aussi son désespoir fut-il extrême, lorsqu'une troisième fille vint détruire encore tous ses rêves d'orgueil et de gloire.

Monsieur de Revel n'avoit pu se contraindre assez pour dissimuler sa douleur : sa femme la partageoit : sa santé s'en ressentit ; une fièvre continue l'accabloit, et lui ôtoit la force de s'occuper de son enfant.

La petite Eugénie fut nourrie à la campagne dans une terre de ses parens. Madame de Revel, devenue foible et languissante, la voyoit peu. D'ailleurs, à

son insu, le chagrin de son mari lui faisoit préférer Mathilde et même Ernestine, quoique cette dernière, confiée entièrement à madame de Couci, commençât à lui devenir étrangère. Cependant madame de Revel ne s'aveugloit point sur l'injustice de ce sentiment; elle se le reprochoit, et se disoit qu'avec le temps cet enfant lui deviendroit aussi cher que ses sœurs.

Lorsqu'Eugénie eut deux ans, monsieur de Revel proposa à sa femme de la mettre chez sa tante, abbesse de P***. Il observa qu'elle seroit fort bien au couvent; l'abbesse étant une femme d'un grand mérite, à qui tous les gens considérables s'empressoient de donner leurs enfans à élever.

Monsieur de Revel se voyoit à vingt-

quatre ans père de trois filles, n'ayant à leur laisser que très-peu de fortune, puisque la sienne étoit substituée. Si jeune encore, il pouvoit avoir une famille nombreuse, et il prévoyoit combien il lui seroit difficile d'établir ses filles convenablement. Il pensoit donc qu'en mettant Eugénie au couvent, loin du luxe et des dissipations, elle auroit des goûts plus simples, et par la suite, prendroit sans répugnance l'état ou le mari qu'il voudroit lui donner.—Monsieur de Revel conjura sa femme de ne pas s'opposer à un projet si raisonnable. Il pouvoit ordonner ; et il prioit ! Madame de Revel soumise, mais affligée de se voir ainsi enlever ses enfans, ne pouvoit prononcer un consentement trop douloureux. Elle jeta un triste regard sur Mathilde,

qui jouoit à ses côtés: " Au moins," lui dit-elle en soupirant, " puisqu'on ne me " laisse que toi à aimer, je te rendrai " parfaitement heureuse!"—Monsieur de Revel interpréta ces paroles comme un aveu; il prit Mathilde, la mit dans les bras de sa mère: les larmes que madame de Revel donnoit à Eugénie couloient sur le petit visage de Mathilde, et bientôt à ces larmes succédèrent les plus douces caresses. Madame de Revel dans son cœur, dans sa pensée, dans ses yeux, disoit encore: " Au moins tu seras heu-" reuse!"

Monsieur de Revel n'étoit pourtant ni père insensible, ni mari impérieux; mais adoré de ses parens, gâté par ses governeurs, et devenu trop jeune maître de sa fortune, il n'avoit jamais éprouvé

la plus légère contrariété; aussi le chagrin de n'avoir pas le fils qu'il désiroit, lui parut-il un malheur insupportable.

Loin de se faire aucun reproche, il se répétoit souvent, et c'étoit quelque chose que d'éprouver le besoin de se le dire, il se répétoit qu'il ne sacrifioit point ses enfans. A qui confioit-il Ernestine? A la mère de sa femme? Eugénie passeroit ses premières années chez une tante bonne, respectable et généralement estimée. Il se persuadoit encore que nièce de l'abbesse, les religieuses la combleroient de tendresses et de soins; et il ne craignoit pour elle qu'une enfance trop heureuse. Mais ne restoit-il pas maître d'adoucir les petits chagrins d'Ernestine, de surveiller l'éducation de sa sœur?—Il

finit par s'applaudir du parti qu'il avoit pris; et madame de Revel s'accoutuma insensiblement à ne voir et à n'aimer que Mathilde.

CHAPITRE II.

MADAME de Revel avoit reçu une éducation très-sévère, ne paroissant jamais dans le monde, n'allant point aux spectacles : des maîtres de tout genre avoient fatigué son esprit sans l'éclairer. Aussi elle détestoit l'étude ; et lorsqu'à quinze ans on la maria, un de ses premiers plaisirs fut de penser qu'elle alloit perdre tout son temps, sans que personne le trouvât mauvais.

Madame de Couci n'avoit pas vu sans regret une éducation qu'elle croyoit mer-

veilleuse, entièrement perdue pour sa vanité. Cependant elle suivit le même système avec Ernestine. Seulement pour que sa petite-fille ne pût comparer la contrainte qu'elle lui imposoit avec la liberté accordée à Mathilde, elle ne l'amenoít chez madame de Revel que les jours consacrés aux visites d'égards et de respect. Car une des maximes de madame de Couci étoit que les relations de parenté peuvent ne pas plaire, mais que l'esprit de famille doit se conserver.

Elle fit d'Ernestine une personne toute factice et pénétrée de son propre mérite. Si jeune encore, elle se croyoit des opinions arrêtées, des aperçus nouveaux : sérieuse, contrainte, sa parure étoit sans grâce comme sans négligence;

son maintien froid, dédaigneux, inspiroit une sorte d'inquiétude. Se trouvoit-elle avec des personnes de son âge ? Sa présence arrêtoit le rire et suspendoit la joie. Enfin c'étoit un petit composé de toutes les prétentions, que dès quinze ans on eût voulu rajeunir.

Madame de Revel apercevoit les inconvéniens de l'éducation que sa mère donnoit à Ernestine ; pour les éviter, elle se jetoit dans un excès contraire.

Ernestine étoit gênée dans tous ses mouvemens ; une légère mousseline pressoit à peine la taille élégante de Mathilde. Sa sœur ne parloit que lorsqu'un regard de sa grand'mère l'y autorisoit ; Mathilde rioit et chantoit suivant sa fantaisie. Née avec beaucoup d'esprit, il étoit impossible de se fâcher,

à peine même de conserver du sérieux avec elle.

Mathilde, jolie comme un ange, grande, légère, élancée, étoit remplie de grâces ; vive, étourdie, elle croyoit avoir donné une raison admirable en disant : *Je suis comme cela.....* Sans timidité, sans orgueil, " je suis comme cela ;" répondoit à tout.

" Telle je suis née, telle je mourrai," disoit-elle,—" mais la nature veut que " tout change ; vous êtes jolie et vous " deviendrez laide."—Mathilde fuyoit, appelant un ennemi personnel celui qui donnoit une pensée triste. La mort, le malheur étoient des objets sur lesquels elle n'osoit s'arrêter. Cependant lorsque madame de Revel la conduisoit au spectacle, une belle tragédie l'inté-

ressoit, car de grands criminels lui paroissoient les générations d'un monde qui avoit fini : c'étoient les peines d'une vie ordinaire qui lui sembloient un supplice dont il falloit détourner les yeux.

Que Mathilde étoit séduisante ! ses qualités toutes naturelles venoient du cœur, et ses défauts étoient si mobiles, si fugitifs que loin d'inquiéter, ils promettoient encore du bonheur. Qu'elle aime, se disoit-on ; et un mot, un regard les fera disparoître.

CHAPITRE III.

Pendant qu'Ernestine et Mathilde étoient élevées d'une manière si différente, Eugénie restoit près de sa tante à l'abbaye de P***. Monsieur de Revel la voyoit peu. Dans les premières années, il s'étoit dit qu'un enfant étoit suffisamment soigné par des femmes, et qu'il s'en occuperoit à l'âge où la surveillance d'un père lui deviendroit utile; mais l'âge et le temps les rendirent chaque jour plus étrangers l'un à l'autre.

Eugénie, voyant rarement son père,

le craignoit plus qu'elle ne l'aimoit. Monsieur de Revel, ne l'ayant jamais sous ses yeux, n'ayant jamais reçu d'elle ces émotions vives d'espérance ou d'inquiétude qui éveillent et nourrissent l'amour paternel, oublioit souvent qu'il avoit une troisième fille. Quelquefois des questions indiscrètes de la société, le silence de ses amis, lui faisoient sentir que sa conduite envers elle n'étoit pas approuvée ; ce sentiment pénible ajoutoit à l'indifférence qu'Eugénie lui inspiroit.

Seize années se passèrent sans que monsieur et madame de Revel songeassent à déterminer le sort de leurs enfans. Ernestine avoit obtenu toute l'affection de madame de Couci : insensiblement, madame de Revel s'étoit habituée à ne

se croire mère que de Mathilde, et son père portoit sur elle seule tout son intérêt.

La plus grande partie de ses biens étoit substituée à son cousin le comte Edmond de Revel. Cette substitution donnoit à monsieur de Revel une humeur qui l'avoit toujours éloigné de ce jeune homme. Mais occupé du bonheur de Mathilde, il songea qu'en la mariant avec Edmond, elle jouiroit de sa fortune, et que par ce mariage il verroit revivre et son nom et sa race.

Monsieur de Revel espéroit qu'Eugénie, accoutumée à la retraite désireroit d'elle même rester au couvent. Il ne vouloit pas l'y contraindre, mais il cherchoit à l'aveugler. Depuis long-temps, il s'arrangeoit pour que tout ce qui lui

venoit du dehors ne lui donnât que des impressions désagréables, et que tout ce qu'elle voyoit dans le cloître ne lui offrît que des sentimens doux.

Monsieur de Revel étoit comme sont les caractères foibles : uniquement occupé de parvenir à son but, sans bruit, sans obstacle ; craignant autant ses propres réflexions que celles des autres ; une fois décidé, il ne se permettoit plus d'examiner si le temps ou les circonstances ne devoient rien changer à ses résolutions.

Ne pouvant établir convenablement ses trois filles, il s'appuyoit sur les nombreux exemples de maisons qui, dans la crainte de se mésallier, avoient consacré leurs enfans à l'état religieux. Ce motif n'avoit-il pas déterminé sa tante à prendre le voile ? Sa conduite lui paroissoit

une autorité qu'il opposoit aux timides représentations de madame de Revel.

Ce projet l'occupoit sans doute depuis long-temps ; car dès que la santé de madame de Revel avoit été rétablie, il l'avoit conduite lui-même à la grille du couvent pour voir Eugénie ; et depuis, il n'avoit jamais souffert que sa fille en sortît un instant.

Mathilde aimoit beaucoup mieux Eugénie qu'Ernestine, et souvent elle obtenoit que madame de Revel l'envoyât passer quelques heures dans l'intérieur du cloître. Là, toujours en présence des religieuses, enchantée des jeux de la classe, elle étoit loin de trouver sa sœur malheureuse. Eugénie même ne croyoit pas l'être : seulement lorsqu'elle voyoit les autres pensionnaires aller dans leur fa-

mille, elle s'étonnoit de ne pas être désirée dans la sienne. Mais on arrêtoit ses rêflexions en lui disant que, vouée dès l'enfance à la religion, elle ne devoit pas connoître le monde, ce monde trompeur dont sa tante ne lui parloit point, et que les autres religieuses peignoient avec des couleurs effrayantes.

On avoit persuadé à ses compagnes, qu'Eugénie étant destinée au cloître, il seroit cruel de lui donner des regrets. Ces jeunes personnes accoutumées à une obéissance aveugle envers leurs parens, ne s'imaginoient pas qu'Eugénie pût résister à la volonté des siens. Par bonté, par amitié, elles entroient dans l'espèce de ligue qui devoit l'entraîner. D'ailleurs si elles étoient plus chéries de leurs familles, Eugénie l'étoit davantage dans

le cloître. Nièce de l'abbesse, toutes les réligieuses s'empressoient à lui plaire ; et si jamais enfant n'a été plus aimable, jamais enfance n'a été plus heureuse.

L'abbesse auroit désiré que sa nièce fît un grand mariage : mais les intentions de monsieur de Revel lui étant connues, pour s'y soumettre, elle se disoit : " Est-il bien sûr que le bonheur existe ?"— Elle se rappeloit toutes ces jeunes pensionnaires qu'elles avoit vues, charmées de sortir du couvent, de paroître dans un monde dont elles se faisoient une idée enchanteresse, et qui, bientôt après, revenoient lui conter leurs chagrins : "car," disoit-elle, " chaque état a ses peines.
" Si insensiblement et sans regret, Eu-
" génie pouvoit prendre le goût du
" cloître, pourquoi ne pas assurer une

“ vie tranquille à celle dont l’ame douce
“ et tendre est contente de peu; et à
“ qui, près de moi, un beau jour, un
“ sourire suffisent?”

Cependant sans trop examiner à quoi pourroient servir des talens agréables, elle lui donna les meilleurs maîtres.— “ Le dessein,” disoit-elle, “ l’occuperoit “ dans la solitude.—La musique est un “ amusement bien innocent!—Eugénie “ avoit la voix belle, et lorsque cette “ voix fraîche et pure se fesoit entendre “ à la prière, quelle religieuse n’en “ deviendroit plus fervente? L’orgue “ touchée par Eugénie leur rappelleroit “ les concerts des anges.”—Mais la danse, “ observa l’austère maîtresse des novices?”—“ Oh!” répondit l’abbesse, “ cette maison est petite, ma nièce en-

« core enfant a besoin d'exercice pour « développer sa taille et fortifier sa san- « té."—Eugénie suivit donc les mêmes leçons qui préparoient des succès à ses jeunes compagnes et leur inspiroient le désir de plaire.

Les habitudes d'Eugénie étoient toutes pour le cloître ; ses occupations toutes pour le monde. Mais sa tante ne négligeoit aucun des sentimens qui devoient la préparer à l'état religieux. Chaque soir elle lui faisoit examiner sa journée. Les actions les plus frivoles n'échappoient point à sa vigilance ; les motifs inaperçus étoient recherchés avec attention. A peine sortie de l'enfance, Eugénie existoit déjà de cette vie intérieure qui n'est bien connue que dans le cloître. Déjà elle avoit ce doute, cette

crainte d'elle-même qui lui rendoit l'obéissance plus sûre que sa raison. Eugénie à seize ans réunissoit ce que le monde a de séduisant, ce que la religion a de céleste.

CHAPITRE IV.

Dès qu'Ernestine eut dix-huit ans, madame de Couci songea à la marier, et choisit pour elle un de ses anciens amis, un homme de cinquante ans, considérable par son rang et ses places. Le marquis de Sanzei, haut, vain, étoit si rempli de lui-même, qu'il n'y avoit aucune circonstance qui ne lui fournît d'heureux rapprochemens avec sa conduite, aucune conversation où il ne trouvât moyen de parler de lui. Louoit-on un ministre? Il auroit fait davantage, et regret-

toit qu'on ne l'eût pas consulté. Si l'on vantoit un jeune homme, de son temps il avoit bien autrement réussi. Admiroit-on un ouvrage nouveau ? L'auteur le lui avoit lu, et tenoit de lui ses meilleures idées ; un livre ancien ? Il n'en connoissoit que les défauts, et ne trouvoit rien de complet. En l'écoutant attentivement on auroit pu juger qu'il se croyoit fort supérieur à l'âge présent, et pensoit avoir manqué aux siècles passés. Mais dans une société légère, appliquée surtout à éviter l'ennui, on aime mieux croire qu'examiner ; et il est assez indifférent d'où vient l'opinion qu'on prend des gens à qui l'on ne porte ni affection ni haine. Monsieur de Sanzei étoit donc estimé sur sa parole : il jouissoit même d'une considération assez impo-

sante. D'ailleurs il avoit trop d'orgueil pour ne pas flatter habilement celui des autres, et il admiroit volontiers les personnes présentes.

Madame de Couci et monsieur de Sanzei se convenoient parfaitement : il l'approuvoit toujours, et elle le louoit à tout propos. Ils sentoient qu'il y avoit entre eux un commerce de vanité, fort utile aux yeux des autres, et qui établissoit le plus agréable entretien lorsqu'ils étoient ensemble. Elle disoit de lui qu'il étoit né sage. En effet, jamais il n'avoit laissé craindre ces élans de l'ame, ces vertus généreuses qui peuvent compromettre : on ne lui avoit jamais vu ce bruit, cette folie de jeunesse qu'on blâme en souriant.

La vie de monsieur de Sanzei avoit

été occupée à bien savoir ce qu'il devoit attendre des autres, et jusqu'à quel point il pouvoit leur manquer sans se nuire. Avec Ernestine et sa grand'mère c'étoit toujours : *un homme comme moi.*—Parloit-on de naissance ? *des gens comme nous.*—Enfin lorsqu'ils étoient en famille, *je, moi, nous,* revenoient sans cesse. Madame de Couci s'exprimoit très-bien, en appelant cette union un mariage de convenance.

Elle donna à sa petite-fille toute sa fortune. Monsieur et madame de Revel connurent trop tard qu'ils auroient mieux fait d'élever leur fille eux-mêmes : alors elle n'eût pas été préférée par sa grand'mère, et Mathilde en auroit été également chérie.

Madame de Couci en exaltant le res-

pect, l'obéissance de sa petite fille, ne négligeoit pas de faire sentir à madame de Revel qu'elle la punissoit d'avoir secoué trop tôt la soumission filiale.

Les noces d'Ernestine se firent avec la pompe, la dignité des anciens usages. Les parens, les alliés y furent invités. On les fêta même plus que monsieur et madame de Revel qui, oubliés par leur mère, négligés par leur fille, paroissoient étrangers à ces réjouissances.

L'orgueil de madame de Couci, l'indifférence d'Ernestine blessoient et affligeoient monsieur et madame de Revel. Ils se promirent de leur prouver qu'ils pouvoient aussi rendre Mathilde heureuse, et ils résolurent de la marier. Pour y parvenir, il falloit engager Eugénie à prononcer ses vœux ; monsieur de Revel ne vouloit point qu'elle vînt

diminuer la dot de Mathilde, en partageant la légère partie de sa fortune dont il pouvoit disposer.

Il prévoyoit une scène de résistance, de pleurs, avant de se faire obéir; car il falloit que sa fille obéît, à l'exemple de sa tante, qui s'étoit faite religieuse par déférence pour ses parens. Cet exemple étouffoit en lui tous retours paternels, tous sentimens de pitié. Eh ? qui ne sait qu'un caractère foible s'appuye et s'encourage de la conduite des siens, tandis qu'une ame forte seroit peut-être arrêtée par la crainte d'agir suivant l'impulsion des autres!

Monsieur de Revel alla à l'abbaye de P*** se disant qu'ils seroit peut-être mieux de reprendre Eugénie chez lui pendant quelques jours, pour lui faire

connoître sa situation, le peu de fortune qu'elle devoit espérer, et la décider à prendre le voile, plutôt que de traîner dans le monde une existence obscure, et y vivre pauvre ou mésalliée. D'ailleurs il craignoit depuis long-temps, que l'affection de sa tante pour elle, que surtout l'éducation brillante qu'elle lui donnoit, ne la disposât point à la retraite. Il se décida donc à l'emmener, si elle refusoit de se faire religieuse.

Lorsqu'Eugénie sut que son père la demandoit et qu'il étoit seul, une frayeur inexplicable la saisit : elle ne l'avoit jamais vu qu'accompagné par madame de Revel. Près de la porte, la main appuyée sur la clef, elle ne pouvoit se résoudre à entrer dans le parloir. Cette crainte ne la préparoit que trop à se

soumettre à la volonté de son père.— Que devint-elle, lorsqu'en approchant de la grille, elle trouva l'abbesse en larmes? C'étoient les premières qu'elle lui voyoit répandre. Toutes les situations connues lui paroissoient préférables à l'inquiétude qu'elle éprouvoit.

" Venez, mon enfant, lui dit sa tante; " votre père veut vous reprendre avec " lui."—Eugénie essaya de lever les yeux jusqu'à son père; son air sévère les lui fit baisser aussitôt, et il lui sembla qu'elle alloit commencer une vie toute de malheurs.

" J'apprends, dit monsieur de Re- " vel," qu'ici, loin de vous consacrer à " de pieux devoirs, on vous donne une " éducation mondaine, la danse, la mu- " sique, la peinture. Du moins vous

" reprendrez près de moi les habitudes
" auxquelles vous devez vous destiner."
"—Il me sera facile," répondit-elle,
" d'oublier des études que vous con-
" damnez. Les bontés de ma tante
" m'ont fait souvent désirer de passer
" mes jours près d'elle. Si vous me
" permettez de rester dans cette mai-
" son, j'y prononcerai des vœux dès
" qu'on voudra les recevoir."

Eugénie n'avoit que seize ans; elle ignoroit ce qu'étoit un long avenir, et disposoit d'elle sans jeter ni un regard, ni un regret sur la vie.

Un consentement si prompt, si facile, étonna d'autant plus monsieur de Revel, qu'il en sentoit mieux qu'elle l'importance. Il baissa les yeux à son tour; le courage pensa lui manquer. Un long

silence régna entre ces trois personnes ; et la moins émue étoit celle pour qui les deux autres trembloient.

La crainte d'entrer dans le monde jeta Eugénie dans le cloître ; et dès le lendemain, elle fut admise parmi les novices. Cependant, son père inquiet ne pouvoit éloigner le sonvenir de sa fille. Il vouloit qu'elle se crût heureuse au couvent, et il auroit désiré lui trouver plus d'opposition à ses volontés : si elle eût résisté, au moins un instant, son consentement lui eût paru plus libre.

Il n'osa point la revoir pendant le temps des épreuves ; mais, pour la première fois, il la combla de ces petits présens dont les religieuses se font de si grandes jouissances. Eugénie les donnoit à ses compagnes. Toutes l'aimoient,

et parce qu'elle étoit aimable, et parce que leurs plaisirs, leur bien-être venoient d'elle. Chérie de tout le couvent, elle n'étoit jamais livrée à elle-même. Hé! qu'il est naturel de voir sans inquiétude son avenir fixé dans une maison où aucun jour n'a laissé de souvenir douloureux!

Eugénie conduite ainsi jusqu'à l'instant où elle devoit renoncer à la liberté, à sa famille, et à elle-même, ne se rappeloit pas que sa vie étoit à peine commencée. Sans vocation, mais sans retour vers le monde; sans piété ardente, mais respectant son état et ses devoirs, elle alloit se préparer à des vœux éternels.

Suivant l'usage, le jour où une jeune novice prend le voile, on la pare avec

éclat. Le mépris des pompes du monde devient plus solennel, lorsqu'on lui voit rejeter une robe brillante, pour prendre l'humble vêtement qu'elle portera jusqu'à la mort.

Le matin du jour ou Eugénie devoit se consacrer à Dieu, Mathilde obtint la la permission d'aller présider à sa parure. Elle lui mit un tissu d'argent pareil à celui qu'Ernestine avoit à son mariage. Ses cheveux étoient retenus par une couronne de roses blanches. Le contraste de cette robe magnifique et de cette couronne, symbole de pureté et de sacrifice, donnoit à sa beauté un charme inexprimable.—Mathilde la contemploit avec ravissement.—" Ma sœur," lui dit-elle, " vous êtes-vous jamais admirée ?"—"A " peine regardée," répondit la jeune re-

ligieuse.—Mathilde la conduisit devant un grand miroir, considérant avec émotion la surprise de sa sœur.—La sévère maîtresse des novices s'empressa de réprimer ce léger mouvement d'orgueil, en disant à Mathilde : " Cette Eugénie qui " semble vous apparoître ce matin com- " me une personne nouvelle, n'existera " plus dans quelques heures : à la timi- " de pensionnaire, va succéder la pieuse " et modeste novice." Elle les éloigna de la glace, et sans trop le savoir, Eugénie regretta de ne pas jeter un dernier regard sur tant de charmes.

Bientôt on les appela à l'église où les religieuses les attendoient en prières. Le rideau de la grille ouvert laissoit voir au dehors cet asyle de repos et d'innocence. Monsieur et madame de Revel, madame

de Couci, Ernestine, étoient placés près du chœur ; Mathilde resta dans l'intérieur du couvent avec Eugénie.

Monsieur de Revel, en voyant paroître sa fille, avoit besoin de se rappeler les peines de la vie ; de se dire que personne n'étoit heureux, et que si un jour Eugénie se trouvoit à plaindre, elle n'auroit cependant que le sort commun à tous.

Lorsqu'elle eut pris place sur une estrade élevée pour elle dans le milieu de l'église, l'évêque de C** prononça un sermon sur les douceurs d'une vie uniforme et toute vertueuse ; d'une vie où chaque jour assure et les devoirs et la paix du jour qui le suit ; où inaccessible au tumulte des passions, consacrée à Dieu

seul, les souvenirs deviennent autant d'espérances.

Mathilde, les yeux fixés sur sa sœur, n'écoutoit point ces paroles consolantes. Monsieur de Revel les saisissoit comme l'excuse ou le pardon du sacrifice qu'il avoit exigé. Eugénie accoutumée à ces pieux discours, recueilloit avec respect les promesses du ministre de l'évangile.

Après le sermon, elle sortit de la grille, et s'approcha de l'autel pour l'offrande. A genoux, au moment où l'évêque alloit couper une boucle de ses cheveux, un rayon du soleil la couvrit toute entière. Il s'éleva dans l'église un long murmure sur tant de beauté, de jeunesse sacrifiées ; on se rapprochoit involontairement.....Eugénie surprise de s'entendre louer, d'inspirer un intérêt si nouveau,

s'arrêta un instant avant de descendre les marches de l'autel, et jeta un premier et dernier regard sur cette nombreuse assemblée.

Un trouble intérieur sembloit l'avertir ; une voix secrète lui disoit les mots *famille.....bonheur.....*Tremblante, incertaine, ses genoux fléchissoient et ne pouvoient la soutenir. Mais aussitôt effrayée, craignant d'avoir regretté le monde, elle se hâta de repasser la grille qui devoit l'en séparer.

Revenue à sa place, Eugénie se prosterna contre terre : les religieuses commencèrent le chant des morts ; et la couvrirent d'un drap funèbre, image de ce renoncement à la vie qu'elle alloit jurer.

Mathilde frappée de crainte, s'élança vers sa sœur, la conjurant tout bas, d'at-

tendre une seconde année d'épreuve. La jeune novice ne l'écoutoit plus : elle se releva, et prit le voile qu'elle ne devoit jamais quitter. A seize ans, les portes du monde se fermèrent sur elle pour toujours.

CHAPITRE V.

Lorsque le temps de prononcer ses vœux fut arrivé, Eugénie ne voulut d'autres témoins que l'abbesse et la communauté : les regrets de sa sœur, la présence de sa famille, l'auroient rendue craintive, auroient peut-être affoibli sou courage.

C'étoit pour assurer un sort brillant à Mathilde, que monsieur de Revel avoit condamné sa fille à se faire religieuse ; et Mathilde ne lui pardonnoit pas sa cruauté. Elle lui déclara qu'à l'avenir elle

vouloit voir Eugénie chaque jour, et surveiller le peu de bonheur qui lui restoit.

En effet, le bon cœur de Mathilde devinoit l'expérience. Elle parloit à sa sœur de chagrins imaginaires, de dissentions domestiques, pour lui persuader qu'elle ne devoit pas regretter le monde. Son ame ardente, sa tête vive étoient si frappées de l'idée que sa sœur lui avoit été sacrifiée, qu'elle ne pouvoit plus s'éloigner d'elle. Lorsque son père vouloit la retenir, elle l'arrêtoit par des regards, par des mots qui sembloient reprocher une grande injustice. "Ses peines lui "viennent de moi," disoit-elle : "Eu-"génie l'ignore ; mais il me suffit de le "savoir pour me dévouer à son bon-"heur."

Cette pensée s'empara tellement de

son esprit, qu'entraînée par la grande idée du sacrifice de soi-même, qui flatte tant la jeunesse; effrayée de se montrer dans le monde, parée des dépouilles de sa sœur, elle annonça qu'elle vouloit aussi se faire religieuse. La douleur de madame de Revel lui causoit une sorte d'effroi: mais elle cherchoit à éloigner cette pensée qui eût pu l'arrêter, en se disant qu'il resteroit à sa mère un époux chéri, une famille, des amis, un état brillant, et qu'elle pourroit venir chaque jour passer quelques heures à la grille.— "Des heures !" disoit Mathilde en soupirant; et pour se rassurer, elle ajoutoit, "hé ! n'est-ce pas dans la société tout "ce qu'une mère donne à sa fille, lors-"qu'elle l'a mariée hors de la maison pa-"ternelle ?"

Mathilde, satisfaite d'avoir trouvé ces consolations pour sa mère, ne voyoit plus que la honte d'accepter la fortune d'Eugénie, que la gloire de s'enfermer avec elle dans le cloître. Elle jouissoit même de tout ce que cette résolution pourroit lui coûter d'efforts et de regrets ; car à cet âge, l'ame a presque autant besoin de peines que de bonheur.

Madame de Revel désespérée, apercevoit trop tard la folie d'éviter à l'enfance ces légères contrariétés, qui préparent à supporter les chagrins de la vie, qui accoutument à se soumettre à l'autorité de ses parens. Elle n'avoit jamais su faire ployer le caractère de Mathilde ; et les mots *nécessaire, impossible,* lui étoient inconnus. Dans ses premières années, lorsqu'il lui venoit quelques fantaisies

qu'on ne pouvoit satisfaire, sa mère, trop foible, et craignant de l'affliger, s'étoit bornée à porter ses désirs vers d'autres objets. Mathilde avoit été distraite et point soumise. Aussi cette première volonté se montra avec une décision qui paroissoit insurmontable.

Monsieur de Revel, poursuivi par les plaintes de Mathilde, accablé par les pleurs de sa femme, étoit encore fatigué des éternelles récriminations de madame de Couci.—" Si, comme moi," lui disoit-elle, "vous aviez accoutumé Mathilde à obéir sans répliquer, comme Ernestine, elle se marieroit sans réfléchir." — Cette Ernestine, présentée pour modèle, n'offroit jamais à son père un sentiment doux, jamais un cœur où le sien pût s'épancher.

Un matin, plus tourmenté que de coutume, il sortit pour fuir sa maison. Une force inconnue porta ses pas au couvent d'Eugénie. Il monta au parloir sans se demander ce qu'il venoit lui dire, ce qu'il attendoit d'elle. Lorsqu'elle parut à la grille, monsieur de Revel cacha sa tête dans ses mains.—" Eugénie," lui dit-il, " votre sœur me cause bien des " peines." — " Elle est donc bien à " plaindre !" répondit la jeune religieuse.—Monsieur de Revel n'osoit regarder sa fille ; enfin ce cri du cœur lui échappa :—" Mathilde veut nous quitter. Sa " mère en mourra, et ma vieillesse res- " tera sans consolation."

Eugénie ne put s'empêcher de penser qu'elle eût été bien heureuse de soigner ses parens : mais éloignant un souvenir

qui lui étoit défendu, elle pria son père de lui apprendre les torts ou les chagrins de Mathilde.

Monsieur de Revel s'exprima d'abord avec ménagement ; puis oubliant bientôt devant qui il exhaloit sa douleur, il s'écria :—" Mathilde renfermée dans un " cloître, perdue pour nous, soumise à " des austérités qu'elle ne connoît pas, " privée des tendres soins dont nous " avons comblé son enfance.....!"—A cette peinture de l'amour de ses parens, Eugénie se leva : " Mon père," lui dit-elle d'un air suppliant, " laissez-moi en-" core aimer cette maison : envoyez ici " Mathilde ; mon père, c'est moi qui " vous la rendrai."

Monsienr de Revel, effrayé d'avoir peut-être détruit le repos d'Eugénie,

s'appuya contre la grille. Emu, troublé, ne pouvant retenir ses larmes, il dit à sa fille : " Mon enfant, excusez votre " père ; l'exemple, l'amitié de votre " tante....."—Eugénie ne le laissa pas achever, tombant à genoux, elle prit la main de son père à travers la grille, et la couvrit de baisers et de larmes. " J'é- " tois tranquille," lui dit-elle, " mais " rassurez-vous, je serai heureuse en " vous rendant Mathilde." Monsieur de Revel connut trop tard le bien qu'il avoit perdu.

Eugénie retournée dans sa cellule, pria, non pour obtenir le bonheur, non pour refuser les peines ; son cœur soumis acceptoit la souffrance ; mais elle demandoit de ne jamais connoître les regrets.

Le soir, Mathilde vint au couvent. Après avoir salué l'abbesse, les deux sœurs allèrent dans le jardin. Sans se communiquer leur pensée, chacune d'elle commença à détruire l'idée qu'elle savoit occuper l'autre ; elles ne s'étoient point parlé, et se répondoient.

Avec quelle chaleur Mathilde représentoit l'ennui de la société, le vide de ses plaisirs, la fatigue de ses succès ! Elle savoit tout ce qui doit donner le dégoût du monde. Eugénie peignit, mais en tremblant, les chagrins du cloître. Elle vouloit les faire connoître à Mathilde, et n'osoit les entrevoir.— Toutes deux se devinoient......

Eugénie, d'un air doux et caressant, dit à Malthilde : " ma sœur, ne me fai-

" tes pas craindre pour vous un état que
" je dois aimer pour moi. Depuis ce
" matin, vous m'avez fait bien du mal;
" inquiète sur votre sort, j'ai jeté un re-
" gard en arrière, et n'ai plus su si j'é-
" tois heureuse."

Mathilde la serra dans ses bras, lui ré-pétant qu'elle ne la quitteroit jamais. " Pensez-vous," s'écrioit-elle, "que les in-
" sipides distractions du monde puissent
" être comparées à la satisfaction de me
" dévouer à celle qu'on m'a sacrifiée?"—
" " *Sacrifiée*!" reprit douloureusement Eugénie, "sentez-vous combien ce mot est
" cruel?"—Mathilde tomba aux pieds de sa sœur qu'elle craignoit d'avoir éclai-rée. " Non, non, ma chère Eugénie,
" nous ne nous quitterons plus; nous
" remplirons les mêmes devoirs....Ces

" mêmes pieux exercices suffiront à
" mon ame......je serais tout pour Eu-
" génie! Hé! quel est dans le monde
" le cœur qu'on puisse se flatter d'oc-
" cuper tout entier!"

Eugénie fit asseoir sa sœur près d'elle; accoutumée dès son jeune âge à modérer ses mouvemens, elle resta quelque temps en silence; enfin elle lui dit: " Bonne
" Mathilde, je ne vous parlerai pas au-
" jourd'hui de respect, de soumission
" pour nos parens; mais je vous rap-
" pellerai le bonheur de votre enfance.
" A qui ma mère demandera-t-elle de
" lui rendre ses soins, sa bonté, ses espé-
" rances?.... Moi! Mathilde, j'ai été
" élevée dans cette maison; ma mé-
" moire est encore toute vive sur mes
" jeunes années. Ma tante m'a aimée

" comme sa fille; chaque jour elle est
" ma première pensée; je me dis:
" *J'ai seize ans de bonheur dont je dois*
" *lui tenir compte*..... En me voyant
" soigner ma tante, le cri de votre con-
" science vous rappelleroit une mère!...
" Bonne Mathilde, qu'un excès de gé-
" nérosité ne t'aveugle pas: retourne à
" ta famille, je t'en supplie....D'ailleurs,
" il ne faut pas te tromper; jamais ma
" tante ne souffrira que tu prennes le
" voile dans cette abbaye. Ne crois
" pas que nous consentions à enlever à
" mes parens l'enfant de leur prédilec-
" tion. Si Dieu t'inspire, si Dieu t'ap-
" pelle, un autre couvent recevra tes
" vœux."—Sa sœur voulut se récrier,
l'interrompre; Eugénie mit sa main sur
ses lèvres.—" Retourne, Mathilde, je

" t'en conjure; que ma mère ignore " s'il m'a fallu te prier pour te ramener " vers elle. Lorsque mon père te verra " heureuse et soumise, ne prononce pas " mon nom, Mathilde; ne parle de moi " que s'ils ont d'autres peines."—" Ma " chère Eugénie, je te l'avoue, ton sou-" venir a diminué mon affection pour " eux; il a détruit d'avance les plaisirs " que désiroit ma jeunesse. Ta for-" tune que mon père me destine me " fait horreur."—" Mathilde," reprit Eugénie, " je te demande pour l'amour " de moi de cacher à mon père ces im-" pressions. Je veux, sans qu'il s'en " doute, contribuer à son bonheur. Je " veux le tien aussi: et pour ce que tu " appelles ma part de fortune, je te la

" confie ; tu secourras les malheureux,
" et tu viendras me le dire."

Mathilde se jeta dans les bras de sa sœur, et ne pouvoit la quitter ; cependant elle lui promit de ne plus affliger son père. D'ailleurs l'espoir de passer ses jours près d'elle, de lui porter quelques consolations, l'avoit seul déterminée à prendre le voile. Dès qu'Eugénie lui eut déclaré qu'elle ne seroit pas reçue à l'abbaye de P***, elle ne sentit plus que le besoin de rester avec sa mère.

CHAPITRE VI.

Lorsque Mathilde revint, elle embrassa madame de Revel, en lui disant: "Ma-
"man, si vous m'aimez, aimez beau-
"coup Eugénie."—Mathilde se contraignoit pour obéir à sa sœur, et ne plus parler d'elle devant son père.

Monsieur de Revel se persuada qu'un voyage effaceroit de l'esprit de sa fille cette cérémonie religieuse qui l'avoit tant frappée. Il fit ordonner à sa femme les eaux de Spa, et partit aussitôt. Le soir de leur arrivée, en lisant la liste

des personnes qui étoient aux eaux, madame de Revel remarqua le nom du comte Edmond de Revel; " Il sera
" sûrement fort embarrassé en nous
" voyant, dit-elle à son mari."—" Je le
" crois, répondit-il; ma fortune pres-
" que entière lui est substituée: cela
" m'a donné pour ce jeune homme un
" éloignement, peut-être injuste, mais
" que je ne pensois pas être obligé de
" vaincre."—" Il me semble, dit Ma-
" thilde, que c'étoit à lui à vous fuir,
" puisque c'est lui qui vous faisoit
" tort."—" On n'est point condammné
" à voir ni à aimer tout le monde, ré-
" pliqua sèchement monsieur de Re-
" vel." — Mathilde s'aperçut qu'elle avoit offensé son père; mais, comme de coutume, suivant sa première impres-

sion, elle n'avoit pas remarqué si elle blessoit en passant.

Le lendemain à la redoute, Mathilde eut besoin de se contraindre pour ne pas saluer Edmond la première, tant elle craignoit que l'accueil de son père ne fût pas assez obligeant. Il aborda monsieur et madame de Revel avec respect, et leur demanda la permission de danser avec sa cousine. Ils y consentirent d'un air de bienveillance qui sembloit vouloir effacer le souvenir de leurs anciennes préventions.

Edmond n'avoit que ving-trois ans; il joignoit à la plus charmante figure un caractère si heureux qu'il ne s'occupoit jamais de lui, et pensoit encore du bien de tout le monde. Une sorte de douceur, d'abandon, lui donnoit une grâce parti-

culière. Loin d'être pressé de parler, lorsqu'il disoit un mot spirituel ou fin, c'étoit avec tant d'indifférence qu'on avoit envie de le lui répéter pour qu'il en jouît comme les autres. Il avoit de ces tons, de ces manières à soi qui restent dans la tête, comme les airs qu'on ne sépare plus des paroles; on ne le citoit qu'en l'imitant.

Une taille parfaite lui donnoit une adresse remarquable: la danse, le cheval, les armes, tous les exercices où les jeunes gens employent tant de force, sembloient lui être faciles. Jusques là, n'ayant jamais éprouvé qu'un léger intérêt, accordé qu'une demi-attention, on le trouvoit aimable, en se disant: demain il sera mieux encore; et s'il désiroit plaire, on souhaitoit qu'il pût aimer.

Mathilde écrivoit souvent à sa sœur. Ses premières lettres respiroient le regret de n'être pas restée près d'elle. Toujours occupée d'Eugénie, une douce tristesse régnoit sur ce joli visage quoiqu'elle y parût étrangère: ce n'étoit pas du chagrin, mais une tendre rêverie.

La présence d'Edmond la rappeloit à elle-même. Mathilde eût été bien fâchée qu'il prît un air préoccupé pour de la malveillance. Elle eût rougi qu'il la crût capable de lui savoir mauvais gré d'une substitution dont on ne pouvoit l'accuser. La crainte de n'être pas assez bien envers Edmond lui fit passer promptement la mesure d'une simple connoissance; en peu de jours tous deux eurent les dehors de l'amitié.

En cela Mathilde trouvoit qu'elle se

conduisoit à merveille, et avoit lieu d'être fort contente d'elle-même. Son cœur étoit si pur, ses sentimens si généreux! A cet âge l'oubli de ses intérêts ne paroît qu'un simple devoir. Edmond étoit comme enchanté par les grâces de Mathilde. Il aimoit pour la première fois; heureux, confiant, il aimoit, sans prévoir un moment d'inquiétude ou d'humeur. Les amusemens de chaque jour s'arrangeoient la veille: en se retrouvant, Edmond et Mathilde sembloient s'être attendus; leurs premiers mots étoient toujours la suite d'une conversation précédente.

Tout les matins, Mathilde montoit à cheval avec son père; Edmond l'accompagnoit: le soir il dansoit avec elle; enfin ils ne se quittoient point. La

liberté des eaux permet d'être toujours ensemble ; et cette manière d'être, commune à tous, devenoit pour eux un bonheur particulier.

Il y avoit déjà plus d'un mois que Mathilde étoit à Spa : elle s'y amusoit beaucoup, et monsieur de Revel, la voyant si gaie, la crut tout à fait revenue de l'idée d'être religieuse. Un soir, qu'il n'imaginoit pas être entendu de sa fille, occupée à faire de la musique, son secret lui échappa. Il dit à madame de Revel, avec cet air important que donne souvent la prévoyance : "Je savois "qu'Edmond étoit à Spa. Vous vous "rappelez que des amis communs me "représentent depuis long-temps que "je devrois lui donner ma fille, et "réunir ainsi les deux branches de

" notre maison ; car l'éloignement qui
" existe entre nous, nuit à l'un comme
" à l'autre. Ici, ayant vu ce jeune
" homme, à toute heure, j'ai été à
" portée de le bien connoître ; il me
" convient. Je m'aperçois avec plaisir
" qu'il s'attache à Mathilde et paroît
" lui plaire. Du moins, par ce mariage
" elle retrouveroit la fortune que mes
" ancêtres ont jugé à propos de lui
" ôter."

Dès que Mathilde avoit entendu son père la nommer, elle l'avoit attentivement écouté : " Quoi, disoit-elle, lorsque
" je voulois seulement rassurer Edmond,
" prévenir son embarras, ma gaieté
" aura l'air factice ; mon rire lui pa-
" roîtra de la coquetterie ; le plaisir
" que j'ai témoigné à le voir, un projet

" de l'attirer !"—Elle en frémissoit ; et toujours extrême, elle se promit de ne plus lui parler.—" Dorénavant je dan-
" serai avec tous les autres ; il me verra
" mille fois plus aimable pour l'homme
" le plus ennuyeux que je ne l'ai été
" pour lui."

En effet quand elle le revit, Edmond resta confondu d'une manière d'être qu'il ne pouvoit expliquer. Ses yeux étoient distraits, ses réponses vagues : il la regardoit, ne sachant si c'étoit bien la même personne que, la veille, il avoit laissée si aimable. Edmond examinoit sa conduite et jusqu'à ses pensées, sans trouver rien qui pût justifier un pareil changement.

Comme à l'ordinaire, il lui apportoit un bouquet ; Mathilde le refusa, en

disant, que les fleurs lui faisoient mal.— Le soir, il la pria de danser.—Elle étoit engagée.—Il osa demander en quoi il avoit pu déplaire ?—Elle parut surprise, demandant à son tour s'il étoit son frère pour qu'elle se crût obligée de lui rendre compte de ses idées.

Edmond s'éloigna, étonné de voir à dix-sept ans un caprice inouï, suivi hautement, et sans même se donner la peine de le dissimuler. La seule chose qui le consolât, c'est que Mathilde avoit l'air de la plus mauvaise humeur, et que l'humeur étoit en elle un état trop extraordinaire pour durer.

Monsieur de Revel frappé de l'étrange conduite de sa fille, se rappela les paroles qui lui étoient échappées la veille : il crut voir à Mathilde le désir de

déranger ses projets, la volonté de lui déplaire; et il soupira en regrettant Eugénie.

Les jours suivans, même empressement de la part d'Edmond, même sécheresse de la part de Mathilde. L'envie d'être aimable pour les autres lui donnoit mille grâces nouvelles. Jusqu'alors on l'avoit admirée sans la rechercher; à présent tous s'empressoient à lui plaire. Le bruit, le brillant de la mode amusoient assez Mathilde; mais ces louanges ne la flattoient que lorsqu'Edmond pouvoit les entendre. Comme elle étoit coquette, pour éviter qu'il ne l'accusât de coquetterie! Il eût été bien rassuré, s'il eût su que Mathilde n'imaginoit pas qu'on la pût soupçonner de désirer plaire à un autre qu'à lui.

CHAPITRE VII.

Edmond ignoroit complètement ce qui avoit pu en un instant lui nuire dans l'esprit de Mathilde. Ce doute, cette incertitude dont il ne s'étoit fait aucune idée, devint un supplice ; et une sombre tristesse remplaçoit sa gaieté.

Souvent il surprenoit les yeux de Mathilde le suivant avec intérêt ; mais dès que leurs regards se rencontroient, elle affectoit une distraction, une insouciance qui ne lui permettoient pas de rien tenter pour s'expliquer.—Combien

il se trouvoit malheureux d'aimer! Cependant il cherchoit toujours Mathilde, et s'attachoit à tous ses pas.

Il lui étoit facile de la suivre, car plus elle s'éloignoit, plus monsieur et madame de Revel redoubloient de prévenance et d'affection pour lui. Un jour qu'il avoit dîné chez eux, madame de Revel lui proposa une promenade en calèche avec elle et Mathilde.

Ils allèrent fort loin dans la campagne. Sur la lisière d'un bois, ils aperçurent une jeune fille portant sur sa tête de petites branches sèches; plusieurs étoient tombées qu'elle n'osoit reprendre, dans la crainte que le reste n'échappât. Appuyée contre un arbre, les yeux fixés sur les petits morceau de bois qui étoient à ses pieds, une main sur sa tête, de

l'autre tenant un enfant de deux à trois ans, elle sembloit attendre que quelqu'un la secourût.

Mathilde la vit la première : « Pauvre « petite, » dit-elle, et la calèche passoit.— Edmond devinant sa pensée, fit arrêter, envoya un de ses gens ramasser pour cette jeune fille le bois que sans doute elle portoit à sa mère ; en même temps il lui jeta un louis, disant tristement : « Va, pauvre petite, tu as long-temps « à vivre ; je veux que cette journée te « fasse croire à des bonheurs inat- « tendus. »

La calèche repartie, Mathilde ne voyoit plus ni l'enfant ni la contrée. Recueillie dans son cœur, attendrie par la bonté d'Edmond, elle se reprochoit de l'avoir affligé ; mais qui l'empêchoit

de réparer ?—Avec elle, penser et agir est une même chose. Depuis huit jours ils ne s'étoient point parlé : les premiers mots de Mathilde furent : " Vous êtes bien bon," et vouloient dire " vous êtes " meilleur que moi." Le reste de la promenade; elle fut silencieuse; mais ses yeux avoient repris leur douceur, sa bouche son sourire : Edmond retrouvoit son bonheur ; avoient-ils besoin de parler pour s'entendre ?

A leur retour, il étoit tard, et madame de Revel monta aussitôt dans sa chambre pour faire sa toilette ; c'étoit l'heure de l'assemblée. Mathilde oubliant sa parure, entra dans le jardin ; Edmond la suivit. Encore timide, pour être souffert, il avançoit, disant qu'il s'en alloit. — Tous deux seuls, tous deux émus, leur crainte, leur trouble étoient

une explication plus sûre que tout ce qu'ils avoient à dire pour s'excuser.

Mathilde, plus vive, parla la première. — " M'avez vous trouvée bien " extraordinaire, lui dit-elle?"—" Quels " étoient mes torts, répondit Edmond, " avec un doux reproche?"—Vos torts " ne m'auroient pas fâchée si long- " temps; c'étoient les miens que je " voulois punir."—Les vôtres, s'écria- " t-il surpris; ah! de grâce, parlez- " moi avec confiance; vous m'avez " rendu si malheureux!"

Que lui dire? comment avouer les projets de son père? Mathilde s'aperçut encore trop tard qu'elles s'étoit jetée dans un embarras mille fois plus grand que celui dont elle venoit de sortir.—Edmond la conjuroit de s'expliquer.—

" Dans quelques jours," lui demanda-t-elle avec un doux regard qui sembloit dire que c'étoit une complaisance dont elle lui sauroit gré. Tous deux commençoient à s'avouer que leur bonheur alloit dépendre de leur mutuelle affection.

Il ne pouvoit renoncer à se justifier; car dans ce moment, loin de croire Mathilde injuste, il se persuadoit qu'elle s'étoit laissée prévenir par quelques-unes de ces fausses apparences, de ces combinaisons bizarres que personne ne peut prévoir. " Accusez-moi, disoit il, " je n'aspire qu'à me défendre." — Dans son inquiétude, il lui peignoit le charme qu'il avoit trouvé près d'elle, la douleur que lui causoit encore cet éloignement subit. " Vous m'avez fait

" éprouver toute la joie, toute la peine " que mon cœur pouvoit ressentir." Il osa parler d'amour, de mariage heureux.

Mathilde appuya son bras sur le dos du banc où elle étoit assise, et cachant sa tête avec une de ses mains elle s'empressa de l'interrompre.—" Demanderois-je " trop," lui dit-elle, " en vous priant " d'effacer de votre esprit tout ce qui, " dans ma conduite, vous a paru inex- " plicable ?" Edmond n'y pouvoit consentir sans s'être justifié; elle ajouta : " Promettez-moi que nous n'en parle- " rons jamais ?"—" Au moins," répondit-il, " nommez donc vous-même le " jour où je dois reprendre mes souve- " nirs...."—Mathilde, les yeux baissés, mais en souriant, fit le bel accord qu'il ne se rappelât du passé que ce qu'il sou-

haitoit ne pas oublier. — Edmond, transporté, la supplia de lui dire s'il pouvoit donner à ces paroles toute l'étendue que son cœur désiroit ?—Mathilde, par une sorte d'instinct, leva les yeux sur l'appartement de sa mère, l'aperçut à la fenêtre, qui les observoit : " Ma mère " nous voit," lui dit-elle, " il faut aussi " qu'elle m'entende."—Se levant aussitôt, elle se mit à fuir ; et laissa Edmond qui avoit retrouvé un bonheur inattendu.

CHAPITRE VIII.

MADAME de Revel avoit eu constamment les yeux sur Mathilde pendant cet entretien, cherchant à interpréter ses mouvemens, ses pensées. — " Ils se parlent " sans colère, " disoit-elle avec joie : " s'il pouvoient s'expliquer.....Edmond " supplie.....Mathilde est émue....." et cette bonne mère demandoit au ciel qu'Edmond et Mathilde pussent s'entendre et être unis pour toujours.

Dès qu'elle vit sa fille se lever, elle descendit pour la joindre. Mathilde

couroit faire sa toilette ; elle embrassa sa mère en passant....mais que ce baiser à sa mère vouloit dire de choses !....D'abord : " J'ai eu tort d'avoir eu une humeur in-" juste....." Peut-être disoit-il aussi : " Soyez contente, j'espère être heureu-" se." Quelle est la jeune fille qui ne croie que sa mère doit la remercier lorsqu'elle espère être heureuse ?

Madame de Revel trouva Edmond, ne sachant encore s'il avoit bien osé avouer à Mathilde qu'il l'aimoit. Il prit la main de madame de Revel, et la baisa avec un respect vraiment filial. " Le " père de Mathilde n'est pas ici," lui ditelle : " il nous attend à l'assemblée."— Puis avec ce sourire angélique qui semble éclairer la figure d'une mère, lorsqu'elle entrevoit le bonheur de sa fille,

elle ajouta : " Viendrez-vous avec nous ?"

Mathilde reparut : sa toilette n'avoit duré qu'un instant ; à peine savoit-elle la couleur de sa robe, quelles fleurs attachoient ses cheveux. Heureuse et sûre d'être aimée, elle ne pensoit plus que la parure ou la mode pût ajouter aux moyens de plaire

Madame de Revel, Mathilde, Edmond, entrèrent ensemble dans la salle de la redoute. Tous trois éprouvoient un repos, un calme enchanteur. Monsieur de Revel vint au-devant de sa femme qui lui serra la main : il regarda sa fille, et comprit qu'il pouvoit reprendre pour elle ses projets de bonheur.

Elle dansa avec Edmond, ne dansa qu'avec lui, ne parla à personne, ne sut même pas si elle attiroit tous les regards :

Edmond ignoroit également s'il excitoit l'envie. Le lendemain il vint demander à monsieur de Revel la main de sa fille. Elle lui fut accordée, et le mariage fixé au mois suivant, à leur retour à Paris.

Mathilde fut fort mécontente de l'empressement avec lequel ses parens avoient accueilli la demande d'Edmond. Les mariages de convenance lui paroissoient presque répréhensibles ; et quoique le sien eût assez l'air d'un mariage d'amour, elle ne trouvoit point qu'elle eût eu le temps d'éprouver l'affection d'Edmond, de lui causer mille petits chagrins qu'elle pourroit se permettre en sûreté de conscience ; ne savoit-elle pas combien elle l'aimoit ? On lui enlevoit aussi, disoit-elle, le plaisir si doux de lui plaire, de le combler d'attention imprévues, enfin de

le charmer.—Edmond rioit de ces regrets qu'elle exprimoit en riant comme lui, mais qui n'en étoient pas moins réels.

Monsieur de Revel ne vouloit pas retarder un établissement convenable sous tous les rapports. Il avoit déjà vu l'assemblée des notables ; on parloit pour l'année suivante des Etats-généraux. Il craignoit quelquesfois, non le boulversement de l'empire, mais un peu de gêne, d'embarras dans les fortunes, et il désiroit marier sa fille sans délai.

Edmond, quoique transporté de joie en apprenant cette résolution, n'oublioit pas ses chagrins passés. Il revenoit toujours prier Mathilde de lui apprendre les motifs du caprice qui l'avoit tourmenté. —Elle ne lui parla point des projets de

monsieur de Revel; c'étoit le secret de son père. Mais combien elle se trouvoit heureuse que le respect et la soumission filiale lui fissent un devoir de les cacher à Edmond! Qui sait si un jour ce plan de lui faire retrouver une fortune substituée ne l'eût pas inquiété sur ses sentimens? Elle en rougissoit avec elle-même. Mathilde se borna donc à lui apprendre le désir qu'elle avoit eu de se faire religieuse, et convint, qu'en le voyant, cette résolution étoit devenue plus difficile. Elle prenoit, comme on fait dans l'amour, toutes les formes d'un grand courage pour avouer ses qualités; l'amitié seule confie ses torts.

Edmond ravi de la générosité qui avoit inspiré à Mathilde la pensée de

s'enfermer dans un cloître, ne se lassoit pas de lui faire répéter des détails qui la lui rendoient mille fois plus chère. Tous deux se promirent de combler Eugénie d'affection et de soins.

En s'exprimant avec un intérêt si vrai, Mathilde se rappela qu'il y avoit long-temps qu'elle ne lui avoit écrit. Lorsqu'elle se croyoit brouillée avec Edmond, elle ne s'occupoit que de lui; à présent qu'elle voit son bonheur assuré, elle ne sait comment l'apprendre à sa sœur.

Un matin elle alla dans le jardin, y fit porter son écritoire, et résolut de lui écrire une longue lettre.—Après avoir tracé ces premiers mots, *ma chère Eugénie,* elle s'arrêta embarrassée. De quoi pouvoit-elle lui parler....des in-

quiétudes de l'amour? Eugénie les dédaigneroit....des espérances attachées à un mariage de goût? Il eût été cruel de les lui faire regretter....de la campagne? des près? des bois? d'une rivière? toutes les beautés de la nature étoient inconnues à Eugénie.....Renfermée dans un cloître depuis l'enfance, elle n'étoit jamais sortie du très-petit enclos de la maison. Mathilde se rappeloit encore le triste étonnement qu'elle avoit éprouvé, lorsqu'un jour Eugénie lui dit de venir voir son jardin, et lui montra avec joie quelques belles fleurs sur sa fenêtre.

" Que lui écrire sans risquer de l'é-
" clairer," se disoit-elle? En cherchant dans sa tête ce qui devoit intéresser sa sœur, elle leva involontairement les yeux

vers le ciel, et sentit que de là seulement il pouvoit lui venir des idées qui leur fussent communes.

Cependant, déterminée à écrire, elle lui annonce son prochain mariage. Mais tremblant qu'Eugénie n'arrêtât sa pensée sur une félicité qui lui étoit refusée, elle ne lui parle que des projets de son père, que de calculs de fortune,.. Si elle n'eût pas craint d'en être punie, elle auroit osé médire de l'amour, pour affoiblir l'image de son bonheur et le faire paroître moins désirable.—Ah! ce n'étoit qu'à genoux devant sa sœur, qu'elle pourroit lui parler d'une situation achetée par sa part de fortune et de liberté.

Eugénie reçut cette lettre avec un peu de chagrin.—" Quoi! disoit-elle,

" lorsque la crainte que Mathilde ne se " sacrifiât pour moi, me tourmente en- " core, elle m'a déjà oubliée!....déjà!" Bientôt elle se reprocha un sentiment trop personnel. Hélas! c'étoit la première, la plus grande faute d'une vie si pure! Depuis cet instant, Eugénie alloit tous les jours dans le jardin, sur le banc où sa sœur lui avoit déclaré qu'elle vouloit se faire religieuse; et là, se rappelant ce moment d'une amitié bien tendre, elle bénissoit Mathilde et faisoit des vœux pour son bonheur.

CHAPITRE IX.

Monsieur et madame de Revel, après être restés encore huit jours à Spa, se mirent en route pour Paris. Edmond les accompagna.

Dès le lendemain de leur arrivée, ils s'empressèrent d'aller faire part à madame de Couci du mariage de Mathilde. Sous tous les rapports, cet établissement étoit plus brillant que celui d'Ernestine. Edmond, jeune, riche, beau, aimable, avoit une réputation si bien établie, que toutes les mères lui auroient confié avec joie le bonheur de leur fille.

En parlant à madame de Couci, monsieur Revel pesoit sur ces avantages. Madame de Revel, regardant tristement Ernestine, ne manqua pas de dire qu'elle n'auroit jamais donné à Mathilde un mari qu'il auroit été difficile d'aimer. Enfin, sans se permettre aucune réflexion dont madame de Couci pût raisonnablement se fâcher, ce père, cette mère trop imprudens, lui rendirent tous les mots piquans, tous les sous-entendus dont elle les avoit accablés au mariage d'Ernestine. Madame de Couci étoit furieuse; et la jalousie des parens créa, sinon la haine, du moins l'éloignement des enfans.

Lorsque Mathilde alla à l'abbaye de P***, Eugénie la conduisit sur le banc où elle avoit témoigné le désir de ne la

jamais quitter. Pendant l'absence de sa sœur, la jeune religieuse l'avoit fait environner d'arbres verds et de fleurs.— " Ces arbres ressemblent à mes souve-" nirs, lui dit-elle ; rien ne peut les " changer." — Mathilde rougit en se rappelant combien le désir de se dévouer à sa sœur avoit été peu durable.—" Les " arbres verds seront pour vous, répon-" dit-elle: pour moi les fleurs les plus " passagères." — " Ne parle pas ainsi, " bonne Mathilde, reprit Eugénie d'un " air doux et tendre : je te connois " mieux ; et je sais que, si j'avois abusé " de ta générosité, tu serois ici pour la " vie. Mais j'adopte ta pensée : après " la saison des fleurs, ces arbres verds " resteront pour moi qui resterai tou-" jours dans cette maison, sans plaisirs,

" sans peines trop vives." Elle ajouta, souriant à demi, quoiqu'étouffant un soupir : " Comme ces arbres, je n'aurai " pas de belles saisons ; mais l'hiver ne " s'apercevra pas."

Les yeux de Mathilde se remplirent de larmes. Eugénie, pour la distraire, lui parla d'Edmond. Avec quel vif intérêt elle s'informoit de son caractère, de son humeur !—Mathilde essaya de peindre les qualités brillantes qui l'avoient enchantée. Sa figure s'embellissoit ; ses expressions vives, animées, avoient toute l'exaltation de l'amour. Eugénie la regardoit avec surprise et croyoit entendre une langue étrangère. La félicité de sa sœur l'effrayoit. " Pauvre petite, disoit-elle intérieurement, " que deviendrois-tu, si la mort enlevoit

"Edmond!"—Ce malheur lui sembloit le seul à craindre; car si elle n'avoit pas imaginé qu'on pût aimer aussi vivement, elle croyoit encore moins que l'on pût cesser d'aimer.

Le jour suivant, monsieur et madame de Revel amenèrent Edmond à l'abbesse. Eugénie, appelée à la grille, examinoit avec anxiété si les traits d'Edmond peignoient cette ame noble et pure qu'elle lui désiroit. Elle contemploit Edmond et Mathilde uniquement occupés l'un de l'autre, et leur trouvoit un air de joie, de contentement si parfait, qu'un moment elle cessa de demander le bonheur de sa sœur. Une vague inquiétude lui faisoit sentir qu'elle n'avoit à prier que pour le sien.

La semaine d'après, Edmond et Ma-

thilde furent unis. Monsieur de Revel voulut que la magnificence de cette noce surpassât celle que madame de Couci avoit déployée au mariage d'Ernestine.

Les mois suivans se passèrent en visites, en présentations. Un nuage effrayant s'étendoit sur la France, et cependant n'empêchoit aucun des plaisirs de la société. Jamais il n'y eut autant de fêtes, de bals, de liberté, que l'hiver qui précéda les Etats-généraux.

Mathilde alloit souvent voir Eugénie, mais ne restoit avec elle que des instans. L'année s'écouloit; et les diverses opinions politiques commençoient à troubler les familles. Elles intéressoient assez Edmond pour lui faire oublier un peu

Mathilde; ce premier chagrin la ramena vers sa sœur.

A peine les Etats-généraux furent-ils ouverts, que l'abolition des droits féodaux détruisit une partie de la fortune de madame de Couci. La loi sur les substitutions enlevoit à Edmond ses plus brillantes espérances. On brûla le château de monsieur de Sanzei. Madame de Couci, détestée dans ses terres, ne s'y crut pas en sûreté; elle vint avec Ernestine et son mari se réfugier chez monsieur de Revel, qui s'étoit retiré dans un fort beau château à quelques lieues de Paris.

Là, tous les matins, après le déjeûner, les nouvelles de la veille excitoient des disputes interminables. La journée se

passoit dans le silence ou l'aigreur; le soir, on se quittoit fatigués les uns des autres; et le lendemain, on se rejoignoit n'ayant rien à se dire, jusqu'à l'instant où la lecture des journaux établissoit de nouveaux points de discussion.

L'esprit occupé d'aussi grands objets que le bouleversement ou la régénération d'un empire, ne permettoit plus de s'arrêter aux intérêts ordinaires; ils paroissoient insipides et l'on ne pouvoit même concevoir qu'ils eussent tenu quelque place dans la vie. La révolution détruisoit tout: chaque jour de nouvelles lois imposoient de nouveaux sacrifices, créoient des devoirs nouveaux, fomentoient de nouvelles haines.

Les nobles quittoient la France; Edmond désiroit les suivre. Mais Mathilde

étoit grosse et trop souffrante pour l'exposer aux fatigues d'un voyage ; et il ne pouvoit se résoudre à l'affliger, en partant sans elle. Cependant absorbé par cette pensée dominante qu'il s'efforçoit de lui cacher, ses paroles ne venoient plus qu'avec effort ; ses regards étoient toujours distraits, et Mathilde ne se trouvoit plus heureuse.

Un soir le journal annonça que les couvens étoient ouverts et les vœux annulés.—" Quoi ! s'écria madame de
" Couci, nous allons revoir la taciturne
" abbesse de P*** et sa merveilleuse
" Eugénie ?"—" Il est sûr, reprit mon-
" sieur de Revel, que ce n'est point
" lorsque les fortunes s'écroulent de
" toute part, qu'on peut sans inquétude
" retrouver une nouvelle famille dont

" on croyoit au moins le sort fixé."—
" Et de plus, répliqua madame de
" Couci, il est assez incommode de
" voir arriver tout à coup un enfant de
" dix-huit ans qui n'aura aucune de nos
" habitudes, ne concevra point nos
" goûts, n'entendra rien à nos inté-
" rêts."—Ernestine observa que, si les enfans tomboient ainsi dans les familles, tout grands, tout élevés, ils paroîtroient assez embarrassans... qu'on s'y attachoit parce qu'ils se faisoient place par degrés, et sans que l'on s'en aperçût.

" Il me semble, dit sèchement Ed-
" mond, que si quelqu'un pouvoit se
" fâcher du retour d'Eugénie, ce devroit
" être moi : car elle ne pensoit point à
" se faire religieuse, lorsque monsieur
" de Sanzei s'est marié ; et ses vœux

" étoient prononcés quand j'ai épousé " Mathilde. Cependant je la recevrai " avec un vrai plaisir."—" Et moi, " s'écria Mathilde, je la recevrai dans " toute la joie de mon ame. C'est la " seule chose que j'aime de cette révo- " lution qui m'ennuie à l'excès quand " elle ne me désole pas."

Madame de Couci lança un regard d'indignation sur Mathilde. Après un long silence, elle demanda à monsieur de Revel quel parti il comptoit prendre pour Eugénie?—" Mais, répondit-il, elle " nous écrira sûrement, alors nous ver- " rons."—" Il me paroît, répliqua ma- " dame de Couci, que jusqu'à ce que " l'ordre soit rétabli, vous devriez l'en " voyer avec sa tante dans une des terres " que vous n'habitez point. La soli-

" tude de la campagne remplaceroit
" pour toutes deux la retraite du cloître,
" et les empêcheroit de prendre le goût
" du monde. Ceci ne peut durer long-
" temps: c'est d'après cette idée qu'il
" faut se conduire."

Le soir, chacun, préoccupé par ce nouvel incident, se retira n'ayant plus envie de disputer.

CHAPITRE X.

Le lendemain matin, Mathilde ne parut point. Lorsque monsieur de Revel la demanda, Edmond dit qu'elle étoit allée voir sa sœur et qu'elle reviendroit pour dîner.—

" Assurément," observa madame de Couci, " c'est bien, de toute la famille, " celle qui peut le moins faire envisager " à Eugénie sa situation actuelle sous " son véritable point de vue."—" Au " moins," répondit Edmond, " c'est

" celle qui est la plus capable de l'en
" consoler."

On se lançoit des regards de colère. Madame de Revel ayant contracté depuis vingt ans l'habitude de l'obéissance passive pour son mari, attendoit qu'il s'expliquât avant d'énoncer son opinion. Cependant, elle étoit plus effrayée de lui voir blâmer la démarche de Mathilde, qu'elle ne paroissoit occupée d'Eugénie.

" Hé bien ! monsieur, que décidez-
" vous ?" dit madame de Couci à son gendre. — " Hé bien ! madame, vous
" avez une fureur de prendre des déter-
" minations, des résolutions ; rien n'est
" plus fatiguant. Nous verrons."—
" Comment nous verrons ? Il me sem-
" ble qu'il est facile de voir que si Eu-
" génie reste dans le monde, elle repren-

" dra avec peine le goût du cloître."— " Certainement," répliqua monsieur de Revel avec humeur, " lorsqu'une fois j'ai " pris un parti, personne n'y tient plus " que moi. Ce n'est pas que je ne m'en " sois souvent repenti; mais il faut " avoir du caractère."

Cet homme, qui prétendoit à tant de caractère, étoit, de tous les hommes, celui à qui il coûtoit le plus de prendre une résolution. A la vérité, celle qu'il déclaroit devenoit irrévocable, par l'excès même de sa foiblesse. Une fois décidé, il se jetoit dans l'avenir les yeux fermés, ne consentant plus à rien examiner. C'est ainsi qu'il avoit sacrifié Eugénie.

Pour éviter les observations de sa belle-mère, il demanda le thé, prétexta divers ordres à donner à ses gens, afin

qu'ils restassent tant que dureroit le déjeuner ; et immédiatement après, il partit pour la chasse.—Tout en marchant, il reconnoissoit que sa belle-mère ne se trompoit pas, lorsqu'elle pensoit qu'Eugénie prendroit peut-être dans le monde le goût de la dissipation, et qu'au moins elle s'attacheroit à sa famille.

Monsieur de Revel, sans vouloir retrancher une seule de ses habitudes, ni diminuer le train de sa maison, voyoit sa fortune se détériorer chaque jour. Il ne se dissimuloit pas que la présence de sa fille et de sa tante lui seroit fort à charge. Importuné par toutes ces difficultés qu'il ne pouvoit résoudre, il se dit à lui-même nous verrons.

Mathilde, en arrivant au couvent, trouva l'abbesse désespérée. " Voilà,

“ notre ordre détruit,” lui dit-elle : “ il
“ nous est défendu de recevoir de nou-
“ velles religieuses......! Eugénie doit
“ me succéder dans le gouvernement de
“ cette maison ; et quel avenir lui est
“ préparé.....! Elle ne pourra plus for-
“ mer de novices pour lui adoucir les
“ peines de la vieillesse. Si jeune en-
“ encore, elle nous survivra sans doute ;
“ et après avoir consolé chacune de nous,
“ elle restera seule, et la dernière sans
“ consolation !”

L'abbesse ne pouvoit retenir ses larmes. Hélas ! cet avenir inconnu qui nous cache tant de peines, nous empêche aussi de savoir que tel chagrin, dont la seule pensée nous effraie, n'est cependant pas celui dont nous devons souffrir.

Mathilde étoit accourue avec l'espoir

d'emmener sa sœur ; mais elle lui trouva un air sévère qu'elle ne lui avoit par encore vu. N'osant pas lui parler de la permission qu'on donnoit aux religieuses de sortir, elle hasarda seulement quelques phrases indirectes sur la possibilité de vivre aussi retirée au milieu du monde que dans le cloître.

Si Eugénie eut l'air de la comprendre, ce fut parce qu'elle se sépara d'elle plutôt que de coutume. " Aujourd'hui," ditelle à sa sœur, " je ne veux pas laisser " ma tante, seule et abandonnée à ses " pensées. Ce soir, nous devons toutes " nous réunir à l'église, et répondre à " cette liberté qu'on nous offre, en re- " nouvelant chacune nos vœux."

Mathilde, avant de quitter Eugénie,

l'embrassa, comme si elle la perdoit de nouveau. Des larmes tomboient de ses yeux. " Par amitié, par pitié, pour " moi," dit-elle à sa sœur, " ne répète " pas ces vœux une seconde fois ; la " première te suffit. Je t'en conjure " ne répète plus ces paroles qui m'ont " fait tant de mal."

Eugénie soupira. " Si j'en crois les " sinistres prédictions de l'âge et de l'ex- " périence," répondit-elle, " de grands " malheurs nous menacent. Laisse- " moi, bonne Mathilde, une conscience " assez pure pour qu'il me reste tou- " jours et la prière et l'espérance."

CHAPITRE XI.

En revenant de l'abbaye de P***, Mathilde trouva monsieur de Revel à table avec sa famille. On étoit au dessert; madame de Revel fit resservir le dîner. Sa mère en prit de l'humeur.—" Je n'imaginois pas dit-elle à son gendre, " que vous dussiez attendre vos enfans."—Mathilde s'excusa avec une douceur qui ne put désarmer madame de Couci. Renvoyant, sans y toucher, tout ce qu'on lui avoit apporté, elle prit seulement quelques fruits qu'elle eut

l'air de manger par complaisance pour Edmond.

On passa dans le salon. Monsieur de Revel fit asseoir Mathilde près de lui, sur un canapé un peu à l'écart, et lui demanda des nouvelles d'Eugénie. Quoique bien aise d'apprendre que les couvens n'étoient pas supprimés, il se sentoit ému par la résignation et les vertus de sa fille.—Regardant madame de Couci, il dit à Mathilde: " Si votre
" sœur s'est fait de belles chimères sur
" le charme de vivre en famille, il fau-
" droit, pour la guérir, lui faire enten-
" dre quelques-unes des agréables dis-
" cussions qu'il y a ici tous les jours."

Il se leva sans attendre de réponse; car il ne vouloit point autoriser sa fille à blâmer sa grand'mère. Lorsqu'il eut

quitté Mathilde, madame de Couci lui demanda s'il étoit possible de savoir d'elle ce que l'Abbesse de P*** et Eugénie alloient devenir?—" Le décret " permet seulement de sortir, et il fau- " droit qu'il l'ordonnât pour espérer de " les revoir.—" C'est assurément fort " heureux, répartit madame de Couci. " Cependant je conçois vos regrets; la " nouveauté de les avoir ici vous auroit " fort agitée. Il y a des personnes qui " sont tellement à la recherche des " émotions, qu'elles aiment mieux un " malheur qu'une situation tranquille." —En parlant ainsi, elle regardoit avec complaisance madame de Sanzei, qui tous les jours après dîner, travailloit trois et quatre heures à remplir au petit point le fond d'un meuble en tapisserie.

A tous propos, madame de Couci vantoit la sagesse et la raison d'Ernestine. Cependant, quoiqu'aux yeux de tous elle parût paisible et soumise, avec plus d'attention, on pouvoit juger qu'elle s'ennuyoit fort d'une vie si monotone. Souvent l'agitation de ses pensées lui donnoit, contre son ouvrage, une impatience qui dévoiloit son inquiétude.

Mathilde affligée d'être toujours l'objet de l'humeur de sa grand'mère, désolée surtout de voir approcher l'heure où Eugénie devoit renouveler ses vœux, s'en alla dans le parc.

Elle chercha l'endroit le plus solitaire; et là, ses pensées se succédant, elle se mit à réfléchir sur les promesses décevantes de l'amour et de la jeunesse.

—" Pourquoi," se disoit-elle, " ces " vœux que ma sœur va renouveler, " redoublent-ils la pitié qu'elle " m'inspire....? Qu'a donc le monde " de si désirable.....? Depuis que ces " horribles divisions politiques agitent " les esprits, Edmond s'occupe-t-il de " moi? Quand il ne dispute point " avec ma grand'mère, ne vient-il " pas m'entretenir de ces grands inté- " rêts que je ne comprends pas? Si " je réponds en lui parlant de moi, il " s'étonne....de lui! je parois l'en- " nuyer,....Edmond ne m'aime plus..... " Que ma sœur est heureuse de n'avoir " pas connu l'enchantement d'une mu- " tuelle et parfaite affection! Je ne " l'ai entrevue que pour la regretter " toujours."

Mathilde repassoit dans son souvenir ces momens de félicité qui avoient précédé leur mariage; ces rêves enchanteurs de l'existence entière uniquement consacrée l'un à l'autre, lorsqu'aux premiers jours de leur union, ils espéroient, pour chaque âge de la vie, un bonheur sans mélange; mais Edmond ne l'aime plus...? Elle pleure; son cœur se brise, et elle répète toujours: " Edmond ne m'aime plus."

Mathilde se le répétant, et pleurant, avoit excité sa propre compassion, et fait de ses doutes une certitude, de son chagrin, un malheur.

Cependant Edmond, qui l'avoit vue sortir, étoit resté dans le salon, pour faire observer à ses parens qu'il approuvoit la conduite de sa femme envers Eu-

génie : et désiroit que, respectant l'état de Mathilde, on cessât de troubler son repos.

Cet Edmond à qui Mathilde croyoit être devenue indifférente, la cherchoit dans le parc, avec l'anxiété d'un jeune amant qui craint de voir souffrir ce qu'il aime. Que devint-il en la trouvant baignée de larmes !—Comme il maudissoit madame de Couci à laquelle il attribuoit sa douleur !—" Ce n'est pas elle " qui m'afflige, dit Mathilde. C'est " vous Edmond." " Moi !" s'écria-t-il.—" Vous ! — Eh ! " grand Dieu ! " Qu'ai-je fait que mon cœur ne brûle " de réparer ?"—" Vous ne m'aimez " plus,"—" Ah ! reprit-il en respirant, " me voilà bien tranquille." Il voulut la presser contre son cœur, la plaisanter

sur sa folle inquiétude.—" Non, non, " aujourd'hui vous ne charmerez pas ma " peine, Edmond vous ne m'aimez plus: " mes larmes vous touchent encore; " mais ma gaieté ne vous fait plus sou- " rire. Toujours triste, préoccupé, vous " ne m'écoutez jamais que d'un air dis- " trait. Il y a, entre vous et moi, une " pensée que je ne puis pénétrer, un " chagrin qui me poursuit et que je ne " m'explique pas."

Lorsqu'Edmond avoit voulu presser Mathilde dans ses bras, elle s'étoit retirée pour lui faire entendre sa douce plainte; mais après, craintive, ne sachant s'il voudroit se défendre, elle se rapprocha de lui, et pour l'écouter, posa sa tête sur son cœur. — " Mon Ed- " mond," lui disoit-elle, " souffrons de

" la même peine, et ne me cachez plus " un seul de vos sentimens."—" Si Ma- " thilde étoit raisonnable," répondit-il d'un air timide.... et il s'arrêta.

Avec quelle tendresse elle le conjuroit de lui rendre sa confiance....—" Mais," reprit-il bien bas.... et il hésitoit.... vouloit parler.... la regardoit.... ne pouvoit prononcer un mot qui pût l'affliger.— Elle sut lui persuader qu'elle étoit soumise à tous les malheurs, excepté à l'horrible idée d'avoir perdu son affection ; et il finit par avouer le désir qu'il avoit de sortir de France. —" Eh ! pourquoi ne " pas l'avoir dit plutôt ? mon cher Ed- " mond, nous serions déjà loin."—" Vo- " tre père, votre mère vous laisseroient- " ils me suivre ?"—" Non, mais je les " engagerai à nous accompagner."—

" Et leur fortune ?"—" Nous la retrou-
" verons."

Ce parti qui paroissoit à Edmond une affaire importante, ne sembloit à Mathilde qu'un voyage. Combien il étoit touché de cette disposition à lui tout sacrifier !—" Ecoutez," lui dit-elle, " dans
" quatre mois je serai en état de vous
" suivre."—" Mathilde," répliqua-t il, d'un air grave ; " lorsque ceux de notre
" ordre reviendront, que dira ma femme,
" la mère de mon enfant, si son époux,
" son ami n'a point suivi l'étendard de la
" noblesse ?" — " Est il donc bien sûr," reprit-elle, " qu'ils aient eu raison de
" partir ? Le roi est encore ici."—" A
" mon âge," répondit Edmond, " on
" doit faire comme les siens ; je les imi-
" te, sans savoir si je les approuve. Ma-

"thilde, ma chère Mathilde, laissez-moi "profiter de ce moment, me montrer "un seul jour à Bruxelles, et je revien- "drai aussitôt pour être près de vous à "l'instant de vos couches." — "Ah !" s'écria-t-elle, "que tout-à-l'heure j'étois "heureuse au milieu de mes larmes....! "non, Edmond, vous ne m'abandonne- "rez pas. Séparés l'un de l'autre, la "mort peut nous frapper ; et cet enfant "qui n'existe que de ma vie, me con- "damnerez-vous à le nourrir d'inquié- "tude et de pleurs ?"—

Mathilde, à qui d'abord tout étoit facile pour suivre Edmond, ne parloit plus que de craintes, de périls, dès qu'il vouloit partir seul. Vainement cherchoit-il à la rassurer, en répétant qu'il reviendroit.—"Au nom de toutes les douleurs

“ que je dois éprouver, Edmond, ne di-
“ tes plus *je reviendrai*, promettez-moi
“ de m'attendre.”—Edmond désespéré
s'écria : “ Laissez-moi suivre les miens,
“ ou me cacher pour toujours.”

Des sanglots furent la seule réponse de Mathilde. Edmond se jeta à ses pieds. “ Mon amie, ” lui disoit-il,
“ dans votre état vous ne pouvez me
“ suivre, et je ne puis rester. Consen-
“ tez à une séparation d'un mois seule-
“ ment, le temps de me faire voir, d'an-
“ noncer votre arrivée ; et je reviens
“ pour ne plus vous quitter.”

Mathilde n'osoit refuser, et ne pouvoit consentir. Comme elle se reprochoit d'avoir voulu pénétrer son secret ! Combien elle regrettoit cette vague inquiétude qui dans ce moment lui sem-

bloit le bonheur !—Les yeux fermés, appuyée sur le cœur d'Edmond, elle aimoit à se sentir près de lui ; et cependant, effrayée de l'avenir, craignant de nouvelles instances, elle ne pouvoit plus ni l'entendre ni lui répondre : le son de sa voix lui faisoit mal. " Restons l'un près de " l'autre," lui disoit-elle, " mais restons " en silence."—Il la tenoit dans ses bras, regardoit son visage baigné de larmes, et pensoit à son enfant qui ne voyoit pas encore le jour, et pouvoit déjà souffrir.

Edmond ne savoit plus si son premier devoir n'étoit pas de rendre Mathilde heureuse. Enfin il l'appela de ce cri de l'ame qui répond à toute la pensée.—Mathilde r'ouvrit les yeux, sentit qu'elle pouvoit l'arrêter: mais il avoit parlé

d'honneur ; et son honneur lui étoit plus cher que la vie. Elle crut obtenir assez, en le priant d'attendre qu'elle eût retrouvé du courage et de la raison.

CHAPITRE XII.

Depuis qu'Edmond avoit avoué ses projets à Mathilde, il ne la quittoit plus. Pas une pensée qui ne leur fût commune ; rien de caché sur le passsé, rien de contraint sur l'avenir. Occupés sans cesse de départ, mais toujours ensemble, chaque instant rendoit leur séparation plus difficile.

Ils revenoient sur leurs jeunes amours, et se félicitoient de s'être aimés. Prévoyant l'absence, ils cherchoient à graver sur toutes choses des souvenirs. Les yeux de l'un appeloient les regards de

l'autre.—Jouissoient-ils d'un beau jour ? Ils regrettoient d'avance tous ceux qui s'écouleroient avant de se réunir.—Voyoient-ils un orage ? Ils redoutoient, sans trop y croire, ceux qui pouvoient les atteindre lorsqu'ils seroient séparés.—Que leur peine étoit douce! mais qu'elle touchoit de près au malheur !

Cependant Edmond ne trembloit que pour Mathilde ; et Mathilde elle-même, considérant son état, se croyoit seule menaçée. Aimée d'Edmond, comment ne pas chérir la vie ? D'accord sur l'obligation de s'éloigner, ils ne pouvoient fixer l'instant où il faudroit se dire adieu.

Les lettres des amis qu'Edmond avoit hors de France se succédoient rapidement. Les uns, touchés d'un véritable intérêt, l'invitoient à ne plus différer de

les rejoindre; d'autres moins indulgens, blâmoient sa foiblesse: tous le rappeloient à sa banière.

Un jour que la famille étoit assemblée, on apporta à Edmond une boîte marquée d'un timbre étranger. Il s'empressa de l'ouvrir: que devint-il en trouvant une épée brisée.....? "Dieu, grand "Dieu!" s'écria-t-il indigné! Mathilde se jeta dans ses bras, et l'entraîna dans son appartement.

Dès qu'ils furent seuls, Edmond lui déclara qu'il partiroit sans délai; mais il renouvela la promesse de revenir dans un mois, et la conjura d'avoir soin de son enfant et d'elle-même.—"Ah!" reprit-elle, "jurez-moi plutôt que si je "meurs, vous ne lui donnerez jamais une "autre mère."—"Cruelle, cruelle Ma

" thilde," lui dit-il en s'éloignant " pour-
" quoi attacher à cet adieu d'horribles
" pressentimens..... ?"—

Elle pleuroit; ses larmes le ramenèrent aussitôt. Avec quelle tendre affection il cherchoit à calmer son inquiétude! Frappé malgré lui de tristesse, pour se rassurer, il regardoit la fraîcheur, la jeunesse de Mathilde, et lui reprochoit de penser à la mort.—" Près de vous," lui dit-elle, " loin de la craindre, elle me
" paroît impossible. Oh! si j'étois au
" moment de mourir, votre voix arrête-
" roit mon ame; tandis que séparés, il
" me semble si naturel de cesser de vi-
" vre!" Edmond renouvela le serment de revenir pour le temps de ses couches, et Mathilde consentit qu'il partît le lendemain; mais elle le pria de ne le dire

à personne.—" Je ne pourrois suppor-
" ter les observations de madame de
" Couci, les faux éloges de monsieur
" de Sanzei, et jusqu'à la satisfaction
" secrète qu'éprouvera ma sœur: tous
" me feroient également du mal."

Edmond s'engagea volontiers à ne point parler d'un voyage que les craintes de Mathilde avoient environné de sinistres prévoyances. Au souper, il se mit à table, affectant une gaieté qui étoit loin de son cœur.—Quels doux regards il jetoit sur Mathilde! que de tendres soins! Et comme, sans oser se le dire, ils pensoient en même-temps que le lendemain les trouveroit séparés, sans consolation ni appui contre le malheur!

Lorsque les gens furent partis, ma-

dame de Couci demanda à Edmond s'il étoit enfin décidé ?—" J'y penserai, ma-" dame, répondit-il ; charmé en lui " cachant ses projets, de n'avoir pas " l'air de les soumettre à d'autres qu'à " Mathilde."—" Il me semble cepen-" dant que vous n'avez plus de temps " à perdre." — " Mais," dit Mathilde hors d'elle-même, " Edmond attend " l'exemple de monsieur de Sanzei."— Il s'empressa de répondre : " Mon âge " ni ma santé ne me permettent pas " l'espoir d'être utile ;" et il ajouta avec amertume : " Puisque vous m'avez in-" terpelé, madame, je dirai mon avis " tout entier. J'avouerai que si j'avois " eu la jeunesse d'Edmond, j'aurois été " un des premiers à Bruxelles ; et " qu'aucun sacrifice ne m'eût coûté

" pour soutenir la cause que j'aurois pu " servir."—Edmond, offensé, alloit répondre, lorsque Mathilde se hâta de l'interrompre, en répliquant avec aigreur à monsieur de Sanzei: " Vraiment, je " vois bien que vous comptez peu les " sacrifices des autres: l'esprit de parti " a cela d'admirable; chacun voudroit " que son voisin fût martyr. Au surplus, " j'observerai, monsieur, que si votre " bras ne peut plus être utile, vos con- " seils, votre fortune seroient d'un grand " secours; et vous pourriez les offrir, " sans vous occuper de nous."

Madame de Revel, qui voyoit la colère de madame de Couci prête à tomber sur Mathilde, se leva, et l'on sortit de table.

Monsieur de Sanzei, madame de

Couci, Ernestine se rapprochèrent en murmurant....On entendoit les mots.... *sans mesure....inconcevable....gâtée depuis l'enfance*...Mathilde ne s'en embarrassoit guère ; elle alloit perdre Edmond, et personne ne pouvoit ajouter à sa peine, ni la consoler.

Cependant si on lui eût demandé le motif de ses craintes, elle n'auroit pu le dire. Le succès du parti qu'Edmond défendroit ne lui paroissoit pas douteux. D'ailleurs elle se flattoit qu'il n'auroit pas le temps de combattre ; que l'ordre se rétabliroit de lui-même.—Ah ! si elle avoit pu le suivre, ce voyage ne lui eût paru qu'une course de plaisir et de curiosité.

CHAPITRE XIII.

Lorsqu'on sut le lendemain qu'Edmond était parti, madame de Couci ne vit dans ce départ, sans prendre congé d'elle, qu'un manque de respect inexcusable. Madame de Revel se flatta que la crainte d'affliger Mathilde avoit causé ce mystère. Monsieur de Revel fut intérieurement blessé que son gendre eût dédaigné de le consulter; et monsieur de Sanzei, se rappelant sa vivacité de la veille, craignit qu'Edmond ne lui

fît des ennemis parmi les émigrés. Enfin chacun, suivant son caractère ou ses intérêts, regrettoit de ne l'avoir pas vu au moment du départ, de n'avoir pas attaché au dernier adieu l'impression qui devoit durer.

Mathilde, évitant tous les regards, s'en alla de grand matin trouver sa sœur à P***. Eugénie essuyoit ses larmes sans chercher à les arrêter. Elle entroit dans sa douleur, devinoit tous ces retours d'un cœur qui se rappelle et ses plaisirs et ses peines. Elle écoutoit ces repentirs d'une humeur quelquefois inégale, d'une affection souvent inquiète. Avec quelle secrète complaisance Mathilde exagéroit ses torts pour ajouter à l'éloge d'Edmond !

Le soir elle retourna à la campagne,

et trouva une lettre qu'il lui avoit écrite de la première poste. Plaisir inattendu, source de nouvelles larmes! Il est vrai qu'Edmond a promis d'écrire un mot chaque jour; mais au loin, tous les jours n'apportent pas les souvenirs.

Madame de Revel reprocha à sa fille d'avoir été chercher loin d'elle des consolations. Mathilde lui persuada facilement que, si elle eût été seule, c'eût été près de sa mère qu'elle seroit venue pleurer.

Les jours suivans se passèrent sans confiance, mais sans nouvelles discussions, jusqu'à l'instant où l'on reçut une lettre d'Edmond. Il étoit arrivé à Bruxelles. La gaieté, la jeunesse, l'espérance aveugloient sur le présent et embellissoient l'avenir. Entre gens de

même rang, c'étoit presque une vie de château ; on se voyoit tous les jours et à toute heure.

Plusieurs maisons illustres jouissoient encore de leur ancienne opulence. Elles tenoient un état dont l'éclat étonnoit les voyageurs, et peut-être un peu les gens du pays. Dans ces premiers temps, les François ne pouvant se croire étrangers, faisoient l'agrément et même les honneurs des lieux où ils s'établissoient.

Edmond écrivoit à monsieur de Revel : " Je ne vous parlerai point des
" gens sensés, ni des grands politiques,
" ni des graves personnages qui ne
" daignent pas me faire part de leurs
" projets, m'admettre à leurs entretiens.
" Je vous parlerai de nos jeunes gens si

" braves, de ces femmes charmantes
" qui n'ont jamais été plus gaies.

" Ici, loin de nous rien disputer, no-
" tre embarras ne porte que sur les
" moyens d'ajouter aux raisons ou à
" l'espoir de chacun. Dieu me garde
" de présenter une seule des modifica-
" tions qu'en France j'entendois agiter
" si souvent et si longuement.

" Dans nos cercles joyeux, lorsqu'on
" m'interroge, moi le dernier arrivé,
" l'on ne me dit point : *vous qui étiez*
" *présent, comment tel fait s'est il pas-*
" *sé?*—Non; mais on me crie de toutes
" parts : *n'est-il pas vrai que c'est*
" *comme je le dis?*—En vérité, j'aime à
" me persuader que de loin ils ont su des
" choses qui de près m'ont échappé.

" Quand vous arriverez ici, ne vous

" attendez pas à me voir encore livré à
" ces discussions qui désoloient Ma-
" thilde, vous fâchoient quelquefois, et
" nous laissoient toujours plus attachés
" à nos opinions. Depuis que j'ai
" quitté mon pays, que j'ai pu me sé-
" parer de ma famille, je ne pense plus
" à convaincre les autres, ou à les ra-
" mener. Je craindrois que, dans la
" dispute, un mot, une réflexion ne
" vînt m'inquiéter sur l'avénir; et je
" me sens comme un malade, qui ne
" veut savoir de son état que ce qui le
" flatte."

Les lettres d'Edmond à Mathilde ne respiroient que le désir de la revoir et de l'amener à Bruxelles. Un soir qu'elle étoit seule, et se plaisoit à regarder les petites parures qu'elle destinoit à son

enfant, la porte s'ouvre: elle voit Edmond.—Les bras étendus vers lui, elle ne respire plus, et son bonheur ne peut s'exprimer: " Est-ce pour rester près de moi? lui demande-t-elle d'un air timide; car elle n'osoit s'en flatter."— " Pas encore," répondit Edmond doucement: " ce n'est qu'à l'instant de vos " couches, que j'aurai un motif suffi- " sant pour que mon retour soit géné- " ralement approuvé. Dans ce mo- " ment, quelques jeunes gens ont parié " qu'ils viendroient ici au spectacle; je " les ai accompagnés pour voir Ma- " thilde."

En effet il ne la quitta point, et soupa avec sa famille. Ernestine raconta qu'elle avoit été à l'opéra; et que ces mêmes jeunes gens qui croyoient devoir

se cacher dans des loges grillées, n'en parcouroient pas moins les corridors de la salle, pour aller voir les personnes de leur connoissance. — Madame de Couci très-scandalisée les blâmoit, en répétant qu'elle ne pouvoit les comprendre. Edmond rioit de sa gravité, rioit de leur imprudence. Peut-être se plaisoient-ils à paroître légers, insoucians, croyant persuader qu'ils étoient heureux, et se flattant de ramener ainsi à leur cause.

« J'ai pris une devise, dit Edmond
« à sa grand'mère, qui est comme moi
« assez sage sans en avoir l'air : c'est
« le dernier vers d'un quatrain fait
« pour des enfans qui courent sur la
« glace.

Glissez, mortels, n'appuyez pas (1)."

A minuit ses camarades vinrent le chercher. Quel fracas ! Plusieurs voitures, des chevaux de poste, des couriers, des cris.....Le tout pour cacher cette course secrète......Sourrire de Mathilde, regard funeste de madame de Couci, vous fûtes leur adieu !

Edmond promit à Mathilde de revenir la surprendre au premier jour. Il traitoit si lestement ce voyage, qu'elle resta encore triste de son absence, mais

---

(1) Sur un mince cristal l'hiver conduit vos pas ;
Telle est de vos plaisirs la légère surface :
Le précipice est sous la glace ;
Glissez, mortels, n'appuyez pas.

un peu honteuse des larmes que son premier départ lui avoit fait répandre. Elle éprouvoit la même peine, sans oser se croire aussi malheureuse.

CHAPITRE XIV.

Le lendemain Mathilde alla conter à sa sœur cette visite inattendue. Avec quel ravisement elle peignoit l'air satisfait d'Edmond ! Eugénie penchoit à croire que sa grand'mère n'avoit pas tout-à-fait tort de trouver cette gaieté un peu extraordinaire ; mais elle s'en étonnoit sans la blâmer. Peut-ête envioit-elle tout bas ceux qui se berçoient ainsi d'heureuses chimères.

Cependant l'orage s'étendoit sur la France. Un second décret ôta aux reli-

gieuses leurs biens, et les réduisit à une pension qui leur laissoit à peine les moyens de subsister. L'abbesse, accoutumée à gouverner cette maison, jugeoit mieux que ses religieuses l'infortune qui les attendoit. La plupart avoient prononcé leurs vœux entre ses mains. Quoiqu'elle ne les eût pas entraînées, en les voyant malheureuses, elle se reprochoit de ne les avoir pas détournées de prendre le voile.

Elle ne put supporter des peines si douloureuses, aggravées par des prévoyances plus cruelles encore, et tomba malade. Sentant sa fin approcher, elle bénit Eugénie et lui dit : " Mon enfant,
" la révolution voudra peut-être altérer
" tous les devoirs. Souvenez vous que,
" nommée pour me remplacer à la tête

“ de cette maison, votre conduite sera
“ l'exemple ou l'excuse de vos religieu-
“ ses..... Promettez-moi, quoique bien
“ jeune, de ne jamais porter votre vue
“ au-delà de chaque journée... Laissez,
“ ma fille, laissez tout l'avenir à l'Etre
“ Suprême.... Croyez en mon expérien-
“ ce. Lorsque vous considérerez cha-
“ que jour comme une vie passagère et
“ séparée du jour qui peut suivre, les
“ plus austères vertus vous deviendront
“ faciles; et l'existence même alors vous
“ paroîtra bien fugitive.... ” Elle ajou-
ta : “ Ma chère enfant, puissent toutes
“ vos actions, tous vos souvenirs vous
“ conduire à une fin tranquille !”

Eugénie à genoux près du lit de sa tante, regardoit avec surprise et douleur ce visage où se peignoit la souffrance et

jamais l'inquiétude. Un moment la malade perdit connoissance : en reprenant ses esprits, elle s'étonna d'exister encore ; et retrouva la vie sans plaisir, comme elle attendoit la mort sans crainte.

Lorsqu'elle ne fut plus, Eugénie fit graver sur sa tombe, non l'inscription fastueuse des vertus étrangères à l'humble état qu'elle avoit embrassé, mais un éloge pur et simple comme sa vie. Souvent prosternée sur cette tombe, Eugénie alloit y répandre des larmes de regret et de reconnoissance. Que de fois elle y trouva une sorte de consolation, en pensant combien sa tante auroit gémi du bouleversement général !

D'autres fois debout, les yeux fixés sur ce marbre insensible, elle se perdoit dans ses réflexions, et se disoit en soupirant :

" Du moins son repos ne sera plus trou-
" blé. Les tombeaux seront inaccessi-
" bles au tumulte du monde, aux agita-
" tions de la vie."

CHAPITRE XV.

MATHILDE touchoit au dernier mois de sa grossesse. Jugeant mieux qu'Edmond les dangers auxquels ce mot d'*émigré* l'exposeroit, elle lui écrivoit sans cesse, pour le conjurer de l'attendre à Bruxelles, sans risquer de venir la joindre.—La famille n'avoit plus de disputes politiques; leurs sentimens, leurs opinions ne différoient plus. Les journaux, attendus avec inquiétude, se lisoient bas et en tremblant : chacun regardoit tristement venir l'orage.

Mathilde seule dans son appartement, seule dans ses promenades, pensoit à Edmond : elle aggravoit ses peines par les rêveries du bonheur dont elle auroit joui dans d'autres temps. — Madame de Revel souffroit des chagrins de sa fille, et avoit l'injustice d'être un peu jalouse de l'extrême affection de Mathilde pour son mari.—" Qu'elle l'aime," se disoit-elle : " je le veux ; elle le doit ; " mais qu'il se soit attiré toute son " ame....! que sa mère n'ait même plus " le pouvoir d'adoucir ses peines ; voilà " ce qui me désespère."—Sensible à la douleur de sa fille, madame de Revel en blâmoit l'excès ; et plusieurs fois elle s'étoit permis de lui faire de tendres reproches. Alors Mathilde s'efforçoit de se contraindre ; et cette gêne, si oppo-

sée à son caractère, en lui causant une sorte d'embarras, augmentoit la froideur dont sa mère s'affligeoit.

Attendrie sur elle-même, madame de Revel ne pouvoit s'empêcher de plaindre les mères qui n'ont que des filles. Dès qu'elles sont mariées, disoit-elle, leur existence, leur nom même les sépare de leur famille.... Pour la première fois, depuis la naissance de Mathilde, elle regrettoit de n'avoir pas eu un fils.... Insensée ! comme alors ses chagrins eussent été plus graves, ses inquiétudes plus vives !—Pauvres mères ! vos fils, dans l'enfance, absorbent toutes vos pensées, embrassent tout votre avenir : et lorsque vous croyez atteindre la récompense de tant d'années, en les voyant heureux, ils vous échappent. Leur active jeunesse,

leurs folles passions les emportent et les égarent. Vous êtes ressaisies tout-à-coup par des angoisses inconnues jusqu'alors.

Pauvres mères ! il n'est pas un des mouvemens de leur cœur qui ne fasse battre le vôtre. Hier enfant, ce fils est devenu homme ; il veut être libre, se croit son maître, prétend aller seul dans le monde.... Jusqu'à ce qu'il ait acheté son expérience, vos yeux ne trouveront plus le sommeil que vous ne l'ayez entendu revenir.... Vous serez éveillées bien long-temps avant lui : et ces tendres soins d'une affection infatigable, ne les montrez jamais. Par combien de détours, de charmes, il faudra cacher votre surveillance à sa tête jeune et indépendante.

Dorénavant, tous vous agitera. Cherchez sur la figure de l'homme en place si votre fils n'a pas compromis son avancement ou sa fortune ; regardez sur le visage de ces femmes légères qui vont lui sourire, regardez si un amour trompeur ou malheureux ne l'entraîne pas.

Pauvres mères! vous n'êtes plus à vous-mêmes. Toujours préoccupées, répondant d'un air distrait, votre oreille attentive reçoit quelques mots échappés à votre fils dans la chambre voisine....sa voix s'élève.....la conversation s'échauffe ....peut-être s'est-il fait un ennemi implacable, un ami dangereux, une querelle mortelle.....Cette première année, vous le savez, mais il l'ignore, son bonheur et sa vie peuvent dépendre de chaque minute, de chaque pas. Pauvres

mères ! Pauvres mères! n'avancez qu'en tremblant.

Il part pour l'armée !....douleur inexprimable! inquiétude sans repos, sans relâche! inquiétude qui s'attache au cœur et le déchire!.... Cependant si, après sa première campagne, il revient du tumulte des camps, avide de gloire, et pourtant satisfait, dans votre paisible demeure; s'il est encore doux et facile pour vos anciens domestiques, soigneux et gai avec vos vieux amis; si son regard serein, son rire encore enfant, sa tendresse attentive et soumise vous font sentir qu'il se plaît près de vous..... Oh! heureuse mère! heureuse mère!

Ces réflexions qui nous échappent, madame de Revel les faisoit aussi, lorsque Mathile étoit restée plus long-temps

près d'elle ; il est vrai, à parler toujours d'Edmond, mais enfin lorsqu'elle s'étoit montrée plus attentive, plus tendre pour sa mère. Alors madame de Revel se reprochoit sa jalouse tendresse ; cependant, comment consentir à n'être plus qu'une affection secondaire pour l'enfant dont on a fait tout le bonheur !

Mathilde, en adorant sa mère, sentoit le besoin d'une amie de son âge, qui ne disputât rien à sa peine. Madame de Revel, pour la plaindre selon ses désirs, savoit trop bien ce que le temps efface, et comme il console. Sa fille étoit semblable à ces malades qui, dans la force de leurs souffrances, s'ils espèrent vivre, veulent au moins qu'on croie leur maladie mortelle.

Mathilde ne se trouvoit satisfaite

qu'auprès de sa sœur : là seulement elle étoit bien entendue. Eugénie croyoit à l'éternité des passions, comme à l'immortalité de l'ame. Elle n'eût pas écouté le mot d'amour ; mais elle recevoit avec avidité la peinture d'un hymen heureux....Eugénie plaignoit sa sœur d'être séparée d'Edmond, et trouvoit à ses chagrins un charme inexprimable.....—" Je la plains, se disoitelle avec un soupir qu'elle ne pouvoit renfermer dans son cœur ; " je la plains,
" et cependant elle l'attend.....Moi !
" aujourd'hui, demain, les jours qui
" suivront.....toujours seule."

CHAPITRE XVI.

Un jour que Mathilde, plus souffrante qu'à l'ordinaire, étoit restée couchée, madame de Couci entra avec violence dans sa chambre. — " Vous " voilà bien contente," lui dit-elle.— "Oh" s'écria Mathilde, à la fois heureuse et craintive, " Edmond reviendroit-il?" —" Dans l'état des choses, je ne crois " pas que vous puissiez le désirer, ré- " pondit sa grand'mère. Mais on vient " de m'annoncer que les différens dé- " crets sur les couvens n'ont pu satisfaire

" l'assemblée. Hier elle a ordonné leur
" entière suppression ; les religieuses
" vont sans doute retomber chez leurs
" parens."—

Aussitôt Mathılde sonna vivement ses femmes ; elle vouloit se lever, courir à Paris et aller à l'abbaye de P***.—
" Calmez cet empressement, dit sa
" grand'mere ; tâchez d'écouter la rai-
" son, s'il vous est possible de l'enten-
" dre."

Comme madame de Couci s'établissoit dans son fauteuil pour lui faire un discours préparé d'avance, les femmes, les domestiques de Mathilde, effrayés de la force avec laquelle on les avoit sonnés, accoururent tous à-la-fois.—
" Mes chevaux, dit elle aux uns ; ma

" toilette, aux autres."—" Sortez, reprit
" sévérement madame de Couci."

" Ma fille!" A ce titre, qu'elle lui donnoit pour la première fois, Mathilde sentit qu'elle avoit le projet de la subjuguer, et se mit en garde contre tout ce qu'elle pourroit lui dire. Le respect seul l'empêchoit de l'interrompre, tant elle avoit hâte d'aller trouver sa sœur.

" Ma fille, vous croyez aimer beau-
" coup Eugénie, parce que vous l'avez
" toujours protégée."—Quelle expres-
" sion, maman! Les droits d'Eugénie
" ne devroient-ils pas égaler les miens?
" Moi! protéger ma sœur!"—" Mathil-
" de, cette expression est plus juste que
" vous ne croyez, mais passons.... Si dans
" le temps brillant de sa fortune, votre

" père la jugeoit insuffisante pour éta-
" blir convenablement ses trois filles,
" que deviendra-t-il aujourd'hui que les
" nouvelles lois lui laissent à peine le
" tiers du revenu dont il jouissoit ja-
" dis ?"—" Je lui rapporterai ma dot."
—" Vous parlez comme une enfant qui
" ne réfléchit point que dans peu il lui
" faudra agir en mère. D'ailleurs, il
" est facile de prévoir que le retour de
" cette jeune personne portera le trouble
" dans notre famille. Accoutumée aux
" respects de ses religieuses, pénétrée de
" son mérite, s'imaginant avoir été sa-
" crifiée, toutes ses paroles seront des
" leçons, tous ses regards des repro-
" ches."—" Non, maman, chacun de ses
" regards vous remerciera de l'avoir re-
" çue lorsqu'elle étoit sans asyle."—

" Mathilde, point d'exagération de
" sentimens ! Si Eugénie consentoit à
" rester avec ses compagnes, pourquoi
" la détourneriez-vous d'une résolution
" prudente et louable ?"—

Madame de Revel entra dans ce moment. Elle avoit appris le nouveau décret, et sa mère lui répéta tout ce qu'elle venoit de dire à Mathilde.—" Il est
" sûr," reprit madame de Revel, " que
" je ne verrai pas Eugénie sans une sor-
' te d'embarras..... j'aurois dû l'élever,"
ajouta-t-elle en soupirant.

Monsieur de Revel vint à son tour; il écoutoit avec attention les motifs que présentoit sa belle-mère pour éloigner Eugénie. Madame de Couci, se voyant en quelque sorte consultée par monsieur et madame de Revel, dévoila ses froids

calculs. Il ne s'agissoit plus de ne pas détourner Eugénie de rester avec ses religieuses, si elle paroissoit le désirer. Il falloit l'y engager par le souvenir de ses vœux ; se réservant après de la traiter avec affection, de la recevoir, en visite, quand elle seroit établie dans une maison séculière. " Ce qu'il faut, avant " tout," disoit-elle, de cet air important qui paroît le résultat d'une longue réflexion, " ce qu'il faut, c'est l'empêcher " de quitter ses compagnes, afin qu'elles " rentrent toutes ensemble dans le cloî- " tre lorsque ceci sera fini."

Si Mathilde eût pu s'échapper à l'instant, elle n'auroit pas écouté une minute des projets qui lui paroissoient injustes et cruels. Mais il falloit se lever, s'habiller, sortir. Pendant ce temps,

madame de Couci pouvoit la précéder au couvent, effrayer sa chère Eugénie. Elle pouvoit aussi décider monsieur de Revel à prononcer que ce parti qui sembloit laisser sa fille aux mêmes devoirs, étoit le meilleur.

Mathilde avoit réfléchi à tous ces dangers, pendant que sa grand'mère avoit longuement développé ses observations. —Dans la crainte que monsieur de Revel ne déclarât une volonté, elle se hâta d'ajouter aux motifs de madame de Couci ; de glisser un mot qui satisfît son père, en lui présentant comme éloigné le moment de prendre une décision. Enfin elle trouvoit une raison bonne pour les sentimens de chacun.

Elle disoit à madame de Couci, qu'Eugénie avoit toujours montré la ferme ré-

solution de respecter ses vœux.....—A son père : qu'à la vérité le décret étoit prononcé ; mais que jusqu'à l'exécution, il avoit le temps d'examiner ce qu'il jugeroit convenable à ses enfans.... — A sa mère : qu'Eugénie la chérissoit, et que dès l'enfance, on avoit su la convaincre que c'étoit pour son avantage qu'elle avoit été destinée à la place de l'abbesse de P***.

Monsieur de Rèvel respira en pensant qu'il avoit encore jusqu'au lendemain, avant de prendre une résolution.—Sa femme se disant qu'Eugénie croyoit être heureuse, redouta moins sa présence.—Madame de Couci n'étoit pas si facile à persuader. Elle regardoit Mathilde d'un œil inquiet, et ne comprenoit pas qu'elle pût renoncer si aisément au plaisir d'a-

voir Eugénie près d'elle. Peut-être se seroit-elle méfiée de ce prompt retour, sans le secret penchant qui la portoit à croire Mathilde inconséquente et légère.

Elle resta encore long-temps à côté du lit de sa petite-fille, qui, ne paroissant plus songer à se lever, affectoit un air tranquille, tandis que l'impatience la dévoroit.—Madame de Couci, après avoir répété mille fois les mêmes choses, sortit pour aller apprendre à madame de Sanzei qu'il lui avoit fallu peu d'efforts, pour engager Mathilde à abandonner sa sœur. Par combien de phrases dérisoires elle se moqua des sentimens exaltés généralement peu durables !

Pendant qu'elle se félicitoit de ses succès, Mathilde se leva bien vite, passa

une robe à la hâte, descendit par un petit escalier dérobé, trouva sa voiture que madame de Couci avoit oublié de faire renvoyer, et partit pour le couvent.

Toute émue, pouvant à peine contenir les battemens de son cœur, elle arriva ainsi à P*** : " Ma bonne Eugénie, " lui dit-elle en l'embrassant, nous ne " nous quitterons plus."

Déjà les officiers publics étoient dans le cloître. Les religieuses fuyoient devant eux. Ils ne rencontroient personne et auroient pu se croire dans une maison déserte, si l'abbesse et les deux plus anciennes religieuses n'avoient pas cru devoir les accompagner.

L'exécution du décret sur les couvens avoit été ordonnée le matin même, et sous le prétexte que l'on ne détournât

rien d'une propriété nationale, ils faisoient le modeste inventaire de cette maison. Toutes leurs paroles étoient entremêlées de réflexions sur l'intérêt que les religieuses inspireroient à la nation, en se soumettant promptement à ses lois.

Dès qu'ils furent partis, l'abbesse assembla son chapitre pour consulter sur ce que l'on devoit faire dans cette circonstance.—Il fut décidé qu'on sortiroit au plutôt du monastère dont la clôture n'étoit plus respectée. Celles qui avoient un asyle chez leurs parens devoient s'y rendre; les autres se réuniroient dans une demeure obscure pour laisser passer l'orage.

Comme elles étoient rassemblées, Mathilde inquiète, impatiente, fit de-

mander la permission d'être admise. Elle avoit, disoit elle, des secours et des consolations à offrir aux plus infortunées.—Dans ce moment de crise, toutes passèrent par dessus l'usage qui ne permettoit pas aux séculiers d'entrer dans cette salle; toutes voulurent entendre Mathilde.

" Il ne s'agit pas, leur dit-elle, d'es-
" pérer ou de résister. Il faut se sou-
" mettre, et rendre votre sort le moins
" malheureux possible.....En vous fai-
" sant sortir de vos retraites, on a pro-
" clamé de nouveau votre mort au
" monde. Une seconde fois déshéritées
" d'avance, il vous est défendu de rien
" attendre de l'avenir.....Mes sœurs, ne
" laissez pas à vos familles le temps
" d'examiner s'il est un autre parti à

« prendre que celui de vous recevoir. « Demain matin, que chacune de vous « se rende chez ses parens. Vous pour- « rez toujours vous réunir, si leur ac- « cueil vous blesse. Quant à ma sœur, « je voudrois revenir la chercher, afin « qu'elle ne quittât le cloître qu'avec « vous ; mais je suis à la campagne...... « Mon état me fait craindre les courses « éloignées.....Si vous le jugiez conve- « nable, je l'emmenerois dès-aujourd'- « hui.—Non, non, s'écria la jeune et « modeste abbesse ; je dois rester la « dernière, m'assurer du sort de toutes, « avant de songer au mien.—

« Ici, dans cette salle, reprit Ma- « thilde, vous n'avez que votre voix ;" et d'un regard caressant, elle ajouta : « laissez-moi plaider ma cause, et que

" la votre se décide à la pluralité."— Alors cherchant à déterminer les religieuses par leur intérêt : " Mes sœurs," leur dit-elle, " s'il en est parmi vous " qui soient repoussées par leurs parens, " qu'elles viennent me trouver ; nous " serons deux pour les consoler. Mais " sûrement, il n'est aucune de vous, " qui ne sente qu'Eugénie doit se ren- " dre près de mon père, se remettre " sous son autorité ; enfin recevoir de " lui le moyen et le droit d'aider ses " compagnes."

Toutes les religieuses pensèrent que Mathilde avoit raison. La plupart étoient pauvres, et voyoient en monsieur de Revel un appui dans leur détresse.— La prieure, qui, par son grand âge, avoit cru pouvoir prétendre à la dignité

d'abbesse, et conservoit une longue rancune d'avoir été soumise à une personne aussi jeune que l'étoit Eugénie; la prieure ne négligea point cette occasion de lui dire: "Madame, il n'est plus "temps de commander, il faut obéir."— "Mais du moins, reprit Eugénie, si "j'écrivois à mon père, si j'attendois "ses ordres?......"

"Cela ne lui paroîtroit qu'un retard "inutile," s'écria Mathilde; et de ce ton qu'elle trouvoit toujours lorsqu'il falloit persuader ou convaincre, elle s'empressa d'ajouter: "Madame la "prieure, si ancienne dans le couvent, "vous remplacera près des dames re-"ligieuses; et, par son âge et par son "expérience, discutera mieux que vous

" les intérêts de cette maison, auprès
" des différentes autorités."

" Assurément," reprit la prieure, relevant sa tête appesantie, redressant sa taille courbée, et dissimulant mal la joie qu'elle avoit de gouverner cette maison, ne fût-ce qu'un jour.

Mathilde, qui savoit les difficultés qu'elle éprouveroit à garder Eugénie prés d'elle, si par son arrivée imprévue elle ne surprenoit pas sa grand'mère, ranima toutes ses forces, pour décider la communauté à prononcer qu'il falloit qu'elle emmenât sa sœur à l'instant même.

Le matin, elle avoit trouvé le mot qui pouvoit calmer l'inquiétude de sa famille : le soir, elle ne négligea rien de ce qui devoit accroître l'anxiété de ces

pieuses solitaires. Hélas! il étoit bien faciler d'agiter de malheureuses femmes qui se voyoient jetées dans le monde comme dans une terre inconnue.

Eugénie supplioit qu'on lui laissât un jour, un seul jour. Une voix secrète sembloit l'avertir qu'elle devoit attendre les ordres de son père.

On ne l'écoutoit plus.....Mathilde et toute la communauté la conduisirent dans sa cellule. Là, sans lui laisser un instant pour réflechir, on lui fit quitter l'habit religieux. Sa sœur, tremblante de joie, lui mit une robe noire qu'elle avoit apportée, couvrit sa tête d'un voile de dentelle, et l'emmena.

Avant de passer la porte du cloître, Eugénie entra dans l'église. Prosternée devant Dieu elle lui offrit encore sa

soumission, et renouvela le serment de ne jamais enfreindre ses vœux.

Les religieuses la conduisirent jusqu'à la porte du couvent. Elles se rappeloient son aimable enfance, sa douceur, la dignité d'abbesse tempérée par la grâce de sa jeunesse : elles se mirent à genoux en lui disant adieu. Les unes baisoient ses mains ; d'autres se jetoient sur ses vêtemens : toutes vouloient qu'elle s'en allât ; aucune ne pouvoit la quitter.

Mathilde arracha sa sœur à une situation si douloureuse. Elles montèrent en voiture, et Eugénie se cachant sous son voile, ne laissa plus entendre que ses pleurs.

CHAPITRE XVII.

Il étoit huit heures du soir : elles avoient cinq grandes lieues à faire. C'étoit la première fois qu'Eugénie passoit l'humble porte du monastère ; et cependant elle ne voyoit rien, ne remarquoit rien autour d'elle. Couverte de son voile, absorbée dans ses réflexions, elle ne parloit même pas à sa sœur.

Mathilde n'étoit guère en état de la distraire, trop occupée elle-même de la manière dont Eugénie seroit reçue dans sa famille. Quoiqu'assez volontaire, elle

ne pouvoit concevoir le coup d'autorité qu'elle se permettoit, et commençoit à envisager la folie de sa conduite.—Mathilde avoit trompé tous les siens; il est vrai pour l'avantage de tous, car elle désiroit autant que ses parens fussent justes et bons, qu'elle tenoit au bonheur d'Eugénie; mais enfin elles les avoit trompés....Et cette pauvre Eugénie, qui faisoit un effort sur elle-même croyant obéir à son père, que deviendra-t-elle en apprenant que sa présence va le braver.

Mathilde prévoyoit la colère de ses parens, la douleur de sa sœur, quand il n'étoit plus temps de rien prévenir.... " Mon cœur m'approuve, disoit-elle, et " tous vont me blâmer."—Accablée par ses réflexions, ne voyant plus aucun moyen de sortir d'embarras, elle se

“ répétoit : s'ils ne veulent point la re-
“ cevoir, nous repartirons ensemble.”—
Un profond, soupir s'échappoit de son cœur en se rappelant sa mère, son excellente mère. Pourquoi ne lui avoir point confié sa démarche ? Les moindres désirs de Mathilde ne deviennent-ils pas toujours les plus fortes volontés de sa mère ? Enfin au comble de l'agitation, elle ne pouvoit plus soutenir le trouble de ses pensées.

Il étoit nuit lorsqu'elles arrivèrent. Mathilde fit arrêter la voiture un peu avant la maison, pour qu'on ne l'entendît pas rentrer ; et prenant la main de sa sœur, elle la conduisit vers ce même escalier dérobé par lequel elle étoit sortie. Elle fit asseoir Eugénie dans sa chambre. et après l'avoir rassurée, con-

solée, elle lui demanda la permission de la laisser seule un instant, pour aller prévenir la famille de son arrivée.

Mathilde entra dans le salon où elle trouva ses parens réunis. Elle étoit émue; ses jambes fléchissoient; une pâleur soudaine couvrit son visage. Madame de Revel s'en aperçut la première. Tremblante pour sa fille, elle courut au devant d'elle, la prit dans ses bras, n'aspirant qu'au moment où un mot de Mathilde lui permettroit de la défendre ou de l'excuser.

Monsieur de Revel parut touché de l'état de sa fille qui pleuroit sans pouvoir parler. Souvent elle avoit baisé sa main par reconnoissance, mais jamais encore pour l'implorer. Cette fois, elle prit la main de son père, et la baisa avec

un respect si doux, une affection si tendre, qu'il éprouvoit une sensation toute nouvelle.

« Votre père est bon, lui dit madame " de Revel," — " Ah! maman, reprit " Mathilde, demandez-lui d'être trop " bon."—Et baignée de larmes, elle appuya sa tête contre lui en disant bien bas: " Pardonnez-moi."—Monsieur de Revel étoit touché; mais craignant d'avoir des torts à apprendre, il s'efforçoit de cacher son émotion, pour résister à sa fille, s'il étoit nécessaire.

" Edmond a-t-il fait quelques folies?" s'écria de sa place madame de Couci.— " Il n'en fera jamais" répondit Mathilde avec hauteur: et, se rappelant aussitôt qu'elle avoit besoin de n'aigrir personne, elle ajouta doucement: " quels que

"soient mes chagrins, je ne puis "les avouer qu'à mon père:" elle le supplia de passer dans sa bibliothèque pour l'entendre.

A peine Monsieur de Revel fut-il assis, que Mathilde se mit à genoux devant lui. "Pardonnez-moi" s'écria-t-elle encore.—"Au moins, répondit-il, expli-"quez-vous, parlez avec confiance.—"Oh! prononcez d'abord que vous me "pardonnez; je ne me releverai pas, "que vous ne m'ayez accordé grâce en-"tière."

Madame de Couci parut: Mathilde joignant ses mains, dit tout bas à son "père: "Je ne veux dépendre que de "vous, n'être entendue que par vous." —Il fit signe à madame de Couci de le laisser seul avec sa fille: madame de

Revel s'étoit d'elle-même arrêtée près de la porte.

" Mon père, dit Mathilde, j'ai trouvé " à P*** ma pauvre sœur au moment " d'être renvoyée de sa maison.....Déjà " les officiers publics étoient entrés dans " le couvent...." A chaque mot, la figure de monsieur de Revel devenoit plus sombre. Mathilde attentive l'examinoit, cherchoit à lire dans ses yeux, et répondoit comme elle pouvoit aux différens mouvemens de cette physionomie qu'elle désiroit tant voir s'adoucir. Elle s'empressa d'ajouter: " Ma sœur " veut se retirer à la campagne. Mais " dans ce premier instant, je n'ai pas " cru que votre fille dût attendre qu'on " la mît hors de sa retraite....je vous l'ai " amenée...." —" Comment," s'écria-t-

il, " sans avoir daigné seulement m'an-
" noncer qu'elle alloit arriver?"—Madame de Revel s'élança dans la chambre. Quoique mécontente de n'avoir pas été consultée par sa fille, elle sentoit cependant qu'il falloit parer au premier mouvement de la colère de son mari. " Je pense, lui dit-elle, que Mathilde a " eu raison de n'exposer votre nom à " aucune humiliation, et qu'elle a bien " fait d'amener sa sœur pour prendre " vos ordres."

Monsieur de Revel ne pouvoit pardonner cette légèreté, ce manque d'égards. Il voyoit les deux sœurs unies pour le braver: Eugênie lui sembloit même plus coupable, puisqu'elle paroissoit s'être conduite par son intérêt, et

que Mathilde avoit été entraînée par bon cœur.

Elle représentoit en vain que l'arrivée de sa sœur avoit été imprévue, et sa sortie du couvent, le seul parti à prendre. Monsieur de Revel ne l'écoutoit point. Il ne pouvoit supporter l'idée que sa belle-mère le crût gouverné par sa femme, dominé par sa fille, enfin compté pour rien chez lui. Il entendoit déjà les sarcasmes de madame de Couci. Que lui répondre, lorsqu'elle lui feroit observer que les deux sœurs n'avoient pas eu pour leur père la déférence qu'il auroit trouvée dans des étrangers ?

Peut-être ne pardonnoit-il pas à ses enfans, parce qu'il ne lui venoit rien à dire pour les excuser ; tandis que si Ma-

thilde l'eût prévenue ; que si Eugénie, en lui faisant part de sa situation, lui eût demandé ses ordres, ou du moins ses conseils, il auroit été lui-même la chercher, l'auroit amenée dans sa maison, et eût imposé à sa belle-mère, en la lui présentant avec l'autorité d'un chef de famille et la bonté d'un père.—" Que sont " devenues les autres religieuses," demanda-t-il impérieusement ? — " De-" main," répondit Mathilde, " elles " doivent se rendre aussi dans leurs fa-" milles."—" Quoi ?" reprit monsieur de Revel, " Eugénie aura eu la foiblesse " d'abandonner ses compagnes, dans une " situation sûrement plus malheureuse " que n'est la sienne ! On dira que ma " fille, à la tête de sa maison, en est sor-" tie la première ! Il n'en sera pas ain-

" si," s'écria-t-il indigné. " Qu'elle
" retourne à P*** ; qu'elle s'informe
" du sort des religieuses qui lui ont été
" confiées ; qu'elle y préside encore,
" voilà son devoir ; et le mien est de
" vous rappeler à l'une et à l'autre le
" respect qu'à tout âge les enfans doi-
" vent à leur père. Demain, de grand
" matin, Eugénie se rendra à son cou-
" vent ; j'y serai aussitôt qu'elle. D'ici
" là, Mathilde, puissé-je avoir oublié
" que votre conduite m'a fait trouver les
" conseils de madame de Couci bons à
" suivre !"

Mathilde ne put résister à un arrêt si sévère ; les sanglots la suffoquoient..... " O ma pauvre Eugénie !" s'écria-t-elle, " que va-t elle dire ? Que pensera-t-
" elle de moi, en apprenant que je l'ai

" trompée....?" — " Comment trom-
" pée?" demanda madame de Revel.—
" Oui, trompée, entraînée. Elle vou-
" loit rester la dernière à P*** ; elle es-
" péroit recevoir de mon père le moyen
" de venir au secours des plus infortu-
" nées ; elle vouloit attendre ses ordres.
" C'est moi qui, redoutant les représen-
" tations de ma grand'mère, ai dit à ma
" sœur que mon père la demandoit."—
Cet aveu, échappé dans un moment d'angoisse où la vérité se montre, pour ainsi dire, malgré soi, cet aveu satisfit en partie monsieur de Revel ; mais sa volonté étoit prononcée. — " Qu'Eugénie parte
" demain," répéta-t-il d'un ton plus indulgent, " je tâcherai de rendre son sort
" heureux. Cependant n'oubliez plus
" qu'il doit dépendre de moi."—

" Au moins," dit madame de Revel, " cachez à ma mère la faute de Mathil- " de. Qu'elle n'ajoute pas à mes cha- " grins celui de comparer toujours Er- " nestine à ma fille. Eugénie partira " demain, puisque vous l'ordonnez : " mais, que madame de Couci ignore " son arrivée ici ; qu'elle ignore même " votre sévérité.—

" Ma sévérité est admirable," s'écria-t-il ! " Eh ! où prenez vous, madame, " qu'un père soit trop sévère, pour vou- " loir être respecté par ses enfans ? C'est " trop prétendre véritablement que de " désirer être consulté chez soi !... Ma- " dame, ce sont ces expressions hasar- " dées qui ont persuadé à votre fille que, " quoiqu'elle fît, elle trouveroit toujours " un appui dans sa mère."

Le caractère foible de monsieur de Revel lui faisoit exhaler son humeur contre sa femme, plus foible encore, et qu'il avoit toujours trouvée soumise ; tandis qu'il redoutoit les pleurs, les représentations de Mathilde, peut-être même une sorte de révolte dans son esprit. Il adressa donc à madame de Revel les reproches qu'il n'osoit faire à sa fille. Puis il se retourna vers Mathilde avec plus de douceur, et ajouta : " Assurez à Eugénie " que demain à midi je serai à P***." Sa voix même prit une inflexion plus tendre, en disant : " Elle auroit dû m'y " attendre avec confiance." Mais se craignant lui-même, il sortit aussitôt.

Il passa dans le salon, et trouva madame de Couci, et monsieur de Sanzei qui jouoient ensemble au piquet. Er-

nestine travailloit près deux. Dès qu'ils aperçurent monsieur de Revel, madame de Couci posa ses cartes, madame de Sanzei laissa tomber son ouvrage. Les yeux de ces trois personnes interrogeoient monsieur de Revel qui n'avoit aucune envie de leur répondre. Aussi après avoir annoncé à sa belle-mère qu'il ne paroîtroit pas à souper, il se retira, laissant un champ libre à toutes les hypothèses que madame de Couci, monsieur et madame de Sanzei se permirent sur le pauvre Edmond ; car aucun d'eux n'imaginoit que Mathilde s'affligeât pour d'autres malheurs que ceux qu'il lui faudroit partager.

CHAPITRE XVIII.

Madame de Revel, restée seule avec Mathilde, lui fit de tendres représentations sur la dangereuse habitude de se laisser aller à ses premiers mouvemens. —“ Il vous eût été facile,” lui dit-elle, “ de disposer votre père à recevoir Eu-“ génie !”—“ Sa volonté étoit encore “ incertaine,” répondit Mathilde ; “ et “ j'ai craint de laisser à ma grand'mère “ le temps de la décider contre ma “ sœur.”—“ Mon enfant,” reprit tristement madame de Revel, “ ne deviez-“ vous pas compter sur votre mère ?”

Mathilde étoit sensible à tant de bonté ; mais toujours entraînée par la vivacité de ses impressions, elle ajouta : " Maman, allons retrouver Eugénie : " laissez-moi lui apprendre la résolution " de mon père ; je connois ma sœur " mieux que vous."

Madame de Revel fut affligée de cette réflexion qui renfermoit un reproche trop mérité. Sa fille s'en aperçut :— " Mon Dieu ! mon Dieu ! que je suis " malheureuse aujourd'hui," s'écria-t-elle ! " Toutes mes paroles blessent, of- " fensent ; et jamais je n'ai autant dé- " siré d'être bien.... ma pauvre sœur !"

Mathilde se désespéroit. Sa mère inquiète, que dans son état, des émotions si fortes ne lui fissent mal, la rassuroit, lui donnoit des espérances qu'elle étoit

loin de concevoir.—“Allons trouver Eu-
“ génie,” dit-elle à sa fille, persuadée que la présence de sa sœur l'obligeant à dissimuler son chagrin, cette contrainte l'empêcheroit elle-même de le sentir si vivement. — Mathilde, pénétrée de la tendresse indulgente de sa mère, s'arrêtoit à chaque pas pour la remercier.

Dès qu'Eugénie vit sa mère, elle se mit à genoux, et lui demanda de la bénir. Madame de Revel l'embrassa ; elles s'assirent toutes trois. Mathilde, disant qu'elle souffroit, soutenoit sa tête avec une de ses mains, pour cacher à sa sœur des yeux encore remplis de larmes.

Madame de Revel leur fit apporter un léger souper sur une petite table, et se plaça entre ses deux filles. — Mathilde servoit Eugénie ; sa mère donnoit à Ma-

thilde tout ce qu'elle imaginoit que son goût préféroit: et peu à peu elle l'engageoit ainsi à prendre quelque nourriture. —Madame de Revel contemploit ses deux filles, si unies, et malgré leurs chagrins actuels, sûrement plus heureuses par leur affection, qu'Ernestine ne l'étoit par l'orgueilleuse opinion de son mérite.

Après leur souper, Mathilde établit sa sœur dans l'appartement d'Edmond, sans avoir eu le courage de lui annoncer la volonté de son père. "Demain," lui dit-elle, "nous irons de bonne heure à "P*** savoir ce que deviennent ces "pauvres filles."—Avec ce détour, elle pensoit qu'elle la conduiroit à son couvent, sans paroître l'y ramener.—Eugénie remercia Mathilde et demanda à voir son père. Madame de Revel répondit,

en baisant les yeux, qu'il étoit absent; car elle désiroit aussi qu'Eugénie eût une nuit tranquille.

Après l'avoir embrassée, elle emmena Mathilde. Dès qu'elles furent seules, madame de Revel la supplia de se coucher, et de la laisser reconduire Eugénie le lendemain. Mathilde ne pouvoit penser au réveil affreux qu'auroit sa malheureuse sœur. Ses larmes, l'agitation de son ame, les fatigues de la journée avancèrent le terme de sa grossesse. Sa mère étoit encore près d'elle, qu'elle fut saisie de vives douleurs.

" De grâce, maman, dit Mathilde,
" prenez les clefs de l'appartement
" d'Edmond, et que vous seule puis-
" siez voir ma sœur....Hélas! il ne me
" sera plus possible de la consoler."—

Sa mère le lui promit.—L'état de Mathilde devint bientôt alarmant. Il falloit envoyer à Paris pour avoir des secours. Monsieur de Revel étoit presque aussi effrayé que sa femme. Mathilde souffroit d'horribles douleurs, mais n'avoit pas l'idée qu'elle fût en danger. Les accidens se succédoient, et le médecin, en arrivant, déclara qu'il y avoit peu d'espoir de la conserver.

Que devint alors monsieur de Revel? Comme il s'accusoit d'avoir affligé sa fille par une sévérité juste, mais excessive! Comme il regrettoit de n'avoir pas reçu Eugénie avec plus de bonté! Hélas! que reste-t-il au cœur d'un père qui va perdre son enfant, si ce n'est l'idée consolante de l'avoir rendu heureux!

Pendant qu'il se désespéroit, Mathilde ne croyoit même pas que son état lui donnât le droit de demander à son père la grâce d'Eugénie.—Monsieur de Revel cachoit ses larmes à sa fille, qui différoit toujours de lui parler de sa peine. Cependant elle l'aperçut dans une glace, essuyant ses yeux. Tout à coup raniminée, heureuse, elle l'appela: "Je "souffre, lui dit-elle; mais pas encore "assez; je voudrois être près de mou-"rir."—Ah! s'écria-t-il, "vous aurois-"je fait moins aimer la vie?"—"Non, "mon père, je suis l'enfant de votre "prédilection, et j'ai toujours été heu-"reuse. Mais," ajouta-t elle, avec un doux sourire qui se montroit sur ses traits altérés par la douleur, "si j'étois

" bien mal, vous ne pourriez me rien
" refuser."

Son père la serra dans ses bras : il la savoit mourante, et elle n'osoit même pas lui adresser une prière. Fondant en larmes, il lui dit : " Mon enfant, " Eugénie ne vous quittera jamais."

Avec quelle émotion Mathilde remercioit son père ! Dans les bras l'un de l'autre, monsieur de Revel frémissoit d'entendre sa fille parler de bonheur et d'avenir. Ses sanglots le suffoquoient : on trembloit pour Mathilde, et l'on arracha son père et sa malheureuse mère d'auprès d'elle.

Hélas ! ce fut Eugénie qu'ils allèrent chercher ; ce fut avec elle qu'ils allèrent pleurer.

CHAPITRE XIX.

Monsieur et madame de Revel ne conservoient plus d'espérance, lorsque, vers le soir, on leur annonça que Mathilde venoit de donner le jour à un fils, mais que son extrême foiblesse ne lui permettoit pas encore de les voir.

Aussitôt ils coururent dans le salon attenant à la chambre de Mathilde. L'oreille appuyée sur sa porte, ils écoutoient attentivement le moindre bruit. Cette malheureuse mère aspiroit, pour tout bonheur, à entendre la voix de sa fille.

Eugénie avoit suivi son père. Elle étoit près de lui, lorsque madame de Couci, monsieur et madame de Sanzei vinrent aussi pour savoir des nouvelles de la malade. Monsieur de Revel, entièrement occupée d'elle, oublia que sa belle-mère n'avoit pas encore vu Eugénie. Madame de Couci, frappée de sa présence, ne pensoit plus à Mathilde.

« Eh ! depuis quand madame est-elle « ici ?" dit-elle à son gendre.—" De- « puis que je l'ai envoyé chercher," répondit-il avec humeur. Il se sentit soulagé en ajoutant : " Elle y est pour « toujours."—" Je le prévoyois," répartit madame de Couci ; " mais je « pense que l'on auroit dû lui appren- « dre à venir me rendre ses devoirs."—

Monsieur de Revel, blessé, alloit peut-

être le faire sentir trop vivement à sa belle-mère, lorsqu'il vit ouvrir bien doucement la porte de Mathilde. O que la crainte de faire le moindre bruit calma facilement l'agitation de sa colère! sur la pointe du pied, respirant à peine, il approcha du lit de sa fille.

Madame de Couci, Ernestine avoient suivi monsieur et madame de Revel. Mathilde regardoit sa famille avec des yeux inquiets. Son père devina qu'elle cherchoit Eugénie; il l'appela, et la conduisant près de sa sœur, il répeta de nouveau: " Pour toujours avec " nous."

Madame de Couci demanda avec ironie au médecin, s'il ne craignoit pas que toutes ces émotions ne fissent mal à Mathilde?—Il le pensoit, et pria qu'on

sortît pour lui laisser trouver un sommeil dont elle avoit besoin.

Chacun s'en alla doucement. Les yeux reconnoissans de Mathilde suivoient son père ; leurs regards se rencontrèrent. Monsieur de Revel ne put s'empêcher de venir embrasser sa fille encore une fois. Elle le remercia en lui disant : " Vos deux filles sont bien " heureuses !"

Sa grand'mère l'entendit : Quoi se disoit-elle, *ses deux filles !* Ernestine n'est-elle donc pas aussi sa fille ? ne l'ai-je donc pas rendue heureuse ? Son éloignement pour Eugénie s'en accrut ; mais elle résolut de cacher un déplaisir qui ne pouvoit plus rien empêcher.

Toute cette famille se réunit pour souper, Monsieur de Revel étoit si

content, qu'il avoit oublié l'humeur de sa belle-mère....D'ailleurs il avoit trop d'usage pour ne pas éviter avec soin les scènes de reproches; et si quelquefois son ton avoit de l'amertume, ses propos ne manquoient jamais de convenance. Le retour d'Eugénie parut donc une chose concertée d'avance et généralement approuvée.

En entrant dans la salle à manger, chacun alla prendre sa place ordinaire. Celle de Mathilde restoit vide à côté de sa mère. Par un premier mouvement, madame de Revel fit signe à Eugénie de venir s'y asseoir. Mais aussitôt, frappée de l'idée que sa fille pouvoit n'être pas hors de danger, elle sentit une répugnance invincible à voir sa place occupée par une autre.

Eugénie s'avançoit avec timidité; sa mère n'osoit l'arrêter, et detournoit la tête....Monsieur de Revel devina sa foiblesse; il l'excusa, car Mathilde en étoit l'objet, et appela Eugénie près de lui.— Cette circonstance, bien légère en elle-même, fut encore favorable à la jeune religieuse. Ernestine étoit toujours placée à table près de madame de Couci, et Mathilde à côté de sa mère. Monsieur de Revel regardoit sa femme, sa belle-mère, et reportoit ses yeux sur Eugénie, en éprouvant une satisfaction inconnue. La crainte de perdre Mathilde avoit donné une nouvelle vie à ses sentimens d'amour paternel.

Lorsque madame de Couci parloit d'Ernestine, elle la nommoit *ma fille*. De même, madame de Revel appeloit

ainsi Mathilde. Ce titre les désignoit à tous ; personne ne s'y trompoit. Plusieurs fois, pendant le souper, madame de Couci, madame de Revel l'employèrent par habitude.

Soit que la présence d'Eugénie rendît plus sensible cette exclusive adoption ; soit que monsieur de Revel reconnût, pour la première fois, qu'il ne devoit être qu'un objet secondaire dans l'affection d'Ernestine et de Mathilde, ses pensées le ramenoient vers Eugénie. Il la considéroit attentivement ; il cherchoit dans ses timides regards si le souvenir de sa rigueur pouvoit être effacé. " N'importe," se dit-il en soupirant, " j'en aurai une aussi que j'appellerai " *ma fille*, et on la devinera sans que je " la nomme."

A la fin du repas, il dit à madame de Revel : Dorénavant la place d'Eugénie sera près de la mienne."

Le lendemain il conseilla, car déjà il n'ordonnoit plus, il conseilla à Eugénie d'aller à son couvent s'informer du sort des religieuses. Il lui donna les moyens de secourir les plus à plaindre, et lui recommanda de revenir promptement.

CHAPITRE XX.

L'ENFANT de Mathilde fut nommé Victor, comme son grand-père.—Peu à peu elle revenoit à la vie. La présence d'Edmond manquoit seule à sa félicité. Elle se voyoit chérie de son père, adorée par madame de Revel: Eugénie lui devoit tout; et les yeux de l'heureuse Mathilde ne se portoient que sur des objets d'attachement.

Lorsqu'elle commença à se lever, sa foiblesse, sa démarche incertaine sembloient lui avoir appris le besoin d'un

appui. Elle n'avoit plus cette vivacité, cette étourderie qui ne laissoient guère près d'elle, sans un peu d'inquiétude. Mathilde étoit charmante, et sa mère demandoit à tous les regards, s'il étoit possible de ne pas l'aimer de préférence ?

Eugénie ne quittoit sa sœur que pour des instans. Quelques pas dans le jardin suffisoient à sa promenade. Chaque jour monsieur et madame de Revel, frappés de sa douceur, de sa modération, l'aimoient davantage. Etonnée d'être heureuse, elle jouissoit en tremblant d'une situation si nouvelle.

Ce n'étoit plus au salon, mais dans la chambre de Mathilde, que ses parens se réunissoient. Chacun lui cachoit avec soin tout ce qui pouvoit l'effrayer dans

les événemens politiques. Près d'elle, ils sembloient revenus à ces temps paisibles qui avoient précédé la révolution.

Eh! qui ne se rappelle les soins touchans dont une bonne et tendre famille environne une jeune mère, à son premier enfant; cette joie, modérée seulement par la crainte de lui causer trop d'espérance, à la vue de cet enfant pour qui chacun demande qu'il survive à tous!

Depuis long-temps madame de Sanzei étoit irritée de la bienveillance qui entouroit son aimable sœur. Sa jalousie répandoit sur ses traits autant d'aigreur qu'il y avoit d'amertume dans ses propos.

Cette réunion dans l'appartement de Mathilde lui devint odieuse. Elle prit

l'habitude de longues promenades, pour éviter même madame de Couci. Elle n'osoit pas lui faire de reproches; et renfermant dans son cœur les sentimens qui l'oppressoient, elle ne trouvoit plus un seul mot à lui dire.

Lorsque monsieur de Sanzei, selon sa coutume, venoit entretenir sa femme de ses mérites, loin de l'écouter avec les égards qui remplacent l'intérêt, elle le regardoit pour suivre ses longues histoires, avec un air d'ironie et de surprise offensante.

Si elle eût eu le courage d'avouer à ses sœurs le vide de ses affections, le trouble de son ame, elles se seroient empressées de la consoler: mais son orgueil ne pouvoit descendre jusqu'à la plainte. Mathilde, ignorant ses cha-

grins, ne dissimuloit pas devant elle son bonheur; sans cesse il lui échappoit des mots touchans qui venoient blesser cet esprit malade.

Ernestine fuyoit ses sœurs, et retomboit chez madame de Couci qu'elle trouvoit avec monsieur de Sanzei, occupés à comparer l'éclat des temps passés aux désordres actuels; parlant des nobles amusemens de leur jeune âge; répétant, sans se lasser, les mêmes histoires qu'Ernestine savoit assez pour pouvoir les avertir, lorsqu'ils déplaçoient un mot dans leurs éternels récits.

On l'avoit décidée à épouser monsieur de Sanzei, en lui vantant le rang que ses places lui donnoient à la cour. Son âge même, si disproportionné au sien, avoit été présenté comme un titre de

préférence. Madame de Couci n'avoit n'avoit pas manqué de faire observer à sa petite-fille qu'elle jouiroit à dix-huit ans de la considération qu'il avoit acquise.

Jamais on n'avoit dit à Ernestine *il faut être bien*, mais seulement, *il faut le paroître*. Accoutumée à une éducation fondée toute entière sur la vanité, elle crut facilement que les motifs présentés par madame de Couci étoient les seuls raisonnables. Aussi se trouva-t-elle cruellement trompée, lorsque la révolution vint attaquer toutes les anciennes distinctions. Les titres étoient détruits, les rangs confondus, l'existence même compromise. Il ne restoit à la malheureuse Ernestine qu'un mari d'un caractère peu aimable, et qui bientôt

ajouteroit aux chagrins de l'âge ceux du renversement de sa fortune.

Seule, dans ses longues promenades, elle se demandoit qui avoit aveuglé sa jeunesse? qui avoit abusé de son inexpérience? et elle pensoit à madame de Couci avec un ressentiment qu'elle ne pouvoit modérer.

Madame de Sanzei ne pardonnoit point à son mari de ne pas vouloir sortir de France, de consentir à y exister, n'aspirant qu'au bonheur de se faire oublier. Elle envioit au jeune et brave Edmond de rechercher les périls, et le voyoit d'avance prendre une part active aux affaires, et nommé dans les combats. Le triomphe et la joie de l'heureuse Mathilde retentissoient déjà dans son cœur. Elle se la représentoit bril-

lante de succès, enivrée de félicitations: tandis qu'elle, si fière, si courageuse, resteroit liée à monsieur de Sanzei, qui n'auroit montré que la vulgaire ambition de conserver sa fortune. Elle le suivroit à la cour, dans la société, humiliée de n'avoir pu le décider à rien d'honorable, pour défendre la cause qu'il nommoit la sienne. Elle ne pouvoit supporter l'idée de l'existence obscure dont elle se croyoit menacée. Elle pensoit que, dans de telles circonstances, il lui étoit permis d'agir par elle-même, de suivre ses opinions, de séparer sa conduite et ses intérêts de la conduite et des intérêts de son mari.

Un matin que, par bienséance, elle avoit passé quelques instans près de la chaise longue de sa sœur, elle se sentit

plus importunée que jamais de l'espèce d'adoration que monsieur et madame de Revel avoient pour Mathilde.

Ernestine les intéressoit si peu, qu'ils avoient même oublié de lui parler. Après avoir attendu quelque temps un mot, un regard de ses parens, elle se leva tout à coup, et attira leur attention par ces terribles paroles: " Personne ne " m'aime, et, grâces à ma grand'mère, " je n'aime rien, non rien, pas même " moi." Elle s'enfuit tirant fortement la porte sur elle. Ses parens l'appelèrent vainement; elle étoit déjà loin.

Poursuivie par son agitation, Ernestine parcouroit les jardins, s'abandonnant au tumulte de ses pensées.—" Faut-il donc, disoit-elle, rester ensevelie dans cette terre; y cacher sa jeunesse.....?

Suis-je condamnée à renoncer, en apparence, et pour sauver ma vie, à des distinctions auxquelles on m'a persuadée de tout sacrifier....? Non, je veux émigrer. Du moins, au milieu de la noblesse, les prétentions de monsieur de Sanzei deviendront mes droits...Dehors, la religion a repris sa puissance; et ceux qui la défendent m'honoreront d'aimer pour l'amour d'elle celui...."— Elle s'arrêta, n'osant cependant prononcer qu'elle n'aimoit pas son mari.

Revenant promptement sur ses pas, elle trouva madame de Couci avec son gendre, consternés des nouveaux décrets qui venoient de paroître. L'un et l'autre se perdoient en calculs sur les chances et la durée de la révolution.

Ernestine, sans leur donner le temps

de se reconnoître, leur déclara sa volonté de sortir de France.—“Vous avez tort,” s’écria madame de Couci ; “ car nous “ touchons au moment où l’excès du “ mal amènera le bien.”—“ Quand ce “ bien arrivera,” répartit Ernestine, “ nous reviendrons avec lui : jusque-là, “ je ne veux plus rester en France, je ne “ le veux plus absolument.”

Elle se jeta dans un fauteuil, satisfaite, soulagée, d’avoir osé signifier à sa grand’mère une volonté inébranlable ; et croyant la punir, au moins un instant, du malheur de toute sa vie. Ce premier pas fait, Ernestine n’étoit pas capable de revenir ni de se contraindre. La jalousie avoit trop long-temps déchiré son ame, et la révolte de ses pensées étoit enfin près d’éclater.

Madame de Couci alloit apprendre trop tard, que la conduite n'est assurée que par les principes ou les sentimens. Cette dignité factice qui ne tient pas à soi, mais à un état, perd sa force dans la solitude. Il lui faut un théâtre pour se montrer, des témoins qui l'admirent, des comparaisons qui la soutiennent.

Madame de Couci demanda avec inquiétude à sa petite-fille si l'on avoit manqué à ce qu'on lui devoit?—"Non," répondit sèchement Ernestine, les yeux fixés contre terre.—" Sauriez-vous qu'un " danger pressant nous menace?"— " Non."—" Alors," reprit monsieur de Sanzei, " d'où vient cette résolution sou- " daine?"—Ernestine, moins craintive avec lui qu'avec sa grand'mère, fut soulagée en le voyant se mêler à cette dis-

cussion ; car elle pouvoit laisser tomber sur lui toute l'amertume de son ame.— " Il importe fort peu," répondit-elle, " de chercher d'où vient cette résolu- " tion ; ce qu'il faut savoir, c'est où elle " me conduira ; et je veux émigrer."

Madame de Couci crut imposer à cet esprit d'indépendance qui se montroit pour la première fois, en lui disant : " Revenez à vous-même ; jusqu'ici vous " ne m'avez jamais montré de volonté." —" On s'en aperçoit," repartit-elle avec ironie... " mais enfin, il ne s'agit pas " d'examiner si je pouvois être plus heu- " reuse. Consentez à venir avec moi, " et je vous serai de nouveau soumise.... " Que monsieur de Sanzei veuille m'ac- " compagner, et il peut compter encore " sur ma déférence. . . ." Madame de

Couci refusa de l'argent pour ce voyage; —Ernestine parla de ses diamans.— Monsieur de Sanzei allégua son autorité ;—Elle le regarda avec un sourire dédaigneux. — " J'admire," lui dit-elle, " que vous vouliez rester dans un pays, " où le dernier de vos gens a plus de " crédit pour me faire avoir un passe- " port, qu'il ne vous en reste pour m'en- " pêcher de l'obtenir."—Il voulut lui répondre, elle s'empressa d'ajouter : " Vous voyez que vous avez plus d'in- " térêt que moi de quitter la France."

Ernestine sortit, laissant sa grand'mère saisie de colère, et plus encore de surprise. " Elle a raison," s'écrioit-elle, " toutes les autorités sont méconnues.... " plus de convenances, plus de respect " social... qui pourroit l'arrêter.... ?"—

" Mais enfin," reprit monsieur de Sanzei, " si elle persiste ?" —" Elle persis-
" tera, monsieur, soyez-en sûr. Ernes-
" tine n'a pas osé me braver sans être
" bien déterminée."—" Que ferons-nous
" donc alors, madame ?"—" Vous ferez
" comme vous l'entendrez ; mais quant à
" moi, je suis décidée à paroître vouloir
" le parti qu'Ernestine prendra. Cer-
" tainement je ne me montrerai pas dé-
" laissée par celle dont je vantois sans
" cesse la prudence et la soumission."

CHAPITRE XXI.

Monsieur et madame de Revel étoient restés accablés de ces mots affreux : *Je n'aime rien.*—" Mon Dieu !" s'écria Eugénie, " qu'Ernestine doit être " malheureuse !"—" Ah !" dit Mathilde, " je lui croyois une raison si haute, une " indifférence si sûre, que je la jugeois " bien éloignée du regret qui vient de " lui échapper."—" Voilà donc," reprit monsieur de Revel, " le résultat de cette ' éducation personnelle et dénuée d'af-" fection ! L'amour d'elle-même, le " désir de paroître, l'opinion de son

" mérite, sont les seuls sentimens qu'on
" ait cherché à faire naître dans son
" ame. Aussi s'aperçoit-elle trop tard
" qu'elle n'est pas heureuse et qu'elle
" est peu aimée."—Cependant il alla retrouver sa fille qui excitoit sa pitié, quoiqu'il blâmât son égoïsme.

Lorsqu'il fut parti, madame de Revel observa, en soupirant, que les fautes d'Ernestine devroient lui être reprochées —" Mes enfans," dit-elle à Eugénie et à Mathilde, j'aurois dû garder votre
" sœur près de moi. Mais tâchons de
" ne pas faire partager à monsieur de
" Revel le regret que j'éprouve. Quand
" il m'enleva Ernestine, nous étions fort
" jeunes l'un et l'autre. Si alors je
" m'inquiétois pour mon enfant, c'étoit
" au plus de ses premiers jours. Je

" songeois à peine à ses premières an-
" nées....Je n'avois pas seize ans;.........
" à cet âge l'avenir semble arriver si len-
" tement! L'expérience seule apprend
" que chaque pas hors de l'ordre influe
" sur toute la vie."

Madame de Revel, les yeux baissés, n'osoit regarder Eugénie. On sentoit à son trouble, on lisoit dans ses traits, que ses réflexions, qui paroissoient avoir Ernestine pour objet, portoient plus vivement encore sur la jeune religieuse. Aussi Eugénie confuse, éprouvoit l'embarras de la pudeur, en voyant sa mère prête à s'accuser.

A genoux devant madame de Revel, elle baisoit ses mains avec une tendresse suppliante. C'étoit elle qui sembloit coupable et demander grâce. Un regard

de sa mère l'autorisant à répondre à sa peine, elle lui dit: " Maman soyez " tranquille; vous ne pouvez vous re- " pentir, puisque je n'éprouvois pas de " regrets. Sous le voile, j'étois con- " tente de mon sort; et près de vous, " chaque jour me rend heureuse."— " Je vous remercie, mon enfant, de " me le dire. J'aime trop à vous croire " pour ne pas saisir avidement les con- " solations que vous m'offrez. Oui, ma " fille: cependant, une seule fois, laissez- " moi vous demander d'excuser votre " mère. Quant à monsieur de Revel, " de nombreux exemples le justifioient " à ses yeux."

Elle prit la main de Mathilde, celle d'Eugénie, et les pressant dans les siennes: " Mes enfans," leur dit-elle, " il

" faut l'avouer, ces réflexions que je
" fais aujourd'hui ne me seroient jamais
" venues, au milieu des distractions du
" monde. Mais retirée à la campagne,
" j'ai eu le temps de sentir que les meil-
" leurs amis d'une mère sont ses enfans."
—Et regardant Mathilde, elle ajouta:
" J'ai bien soigné ton jeune âge, ma
", fille, et je compte sur toi. Plus
" heureuse que prudente, je compte
" aussi sur ma bonne Eugénie. Elle
" oubliera son enfance délaissée; et je
" pourrai avec sécurité lui confier mes
" vieilles années."

Eugénie étoit tourmentée du remords qui poursuivoit sa mère. Que de motifs elle trouvoit dans l'amour filial, dans la religion, pour effacer de son esprit un sentiment si pénible!—" Je t'écoute,

" ma chére Eugénie, lui dit madame
" deRevel, et j'aime à t'entendre.—
" Mais sois persuadée qu'il n'est pas
" de jour où je ne me rappelle ton
" voile et tes vœux. Alors une voix
" secrète semble me dire: ta puis-
" sance dans son cœur ne vient pas de
" toi....tu es étrangère aux souvenirs de
" sa jeunesse....dans le malheur, attends
" de Mathilde, espère d'Eugénie."

CHAPITRE XXII.

Monsieur de Revel revint sans avoir trouvé Ernestine : " Je suis persuadée," lui dit Mathilde, " que ma sœur prend " pour un sentiment de prédilection les " soins que vous donnez encore à ma " foiblesse. Je me sens plus forte au- " jourd'hui ; et ce soir, au lieu de venir près de moi, si vous le permettez, je me rendrai dans le salon." Ses parens y consentirent, et la quittèrent pour descendre dîner.

A peine étoient-ils dans la salle à man-

ger, qu'ils virent entrer madame de Couci et monsieur de Sanzei. Pour la première fois, Ernestine ne les suivoit pas. Avant de s'asseoir, monsieur de Revel, sans s'adresser à personne, demanda si elle n'étoit pas avertie, et ordonna à un de ses gens d'aller la chercher.

Lorsque madame de Couci l'avoit fait appeler, Ernestine, craignant de se trouver avec sa grand'mère, s'étoit renfermée sans vouloir répondre. Plus soumise à son père, elle parut, mais pâle et portant la tête élevée. Ses mouvemens étoient brusques et rapides, comme ceux d'une personne qui dédaigne la plainte et prétend imposer à la pitié. Toute la famille baissa les yeux ; elle seule sembloit braver tous les regards.

Après un long silence, ce fut monsieur

de Revel qui parla le premier. Jamais il ne s'étoit montré si aimable ; et, lorsqu'il vit qu'Ernestine avoit repris un maintien plus calme, il s'occupa d'elle avec une grâce particulière. Madame de Couci ne sachant à quoi attribuer cette bonté inattendue, imagina qu'elle avoit confié à son père son projet d'émigrer ; qu'il l'encourageoit dans sa désobéissance, et en jouissoit peut-être. Son humeur augmentoit, à mesure que la tranquilité se rétablissoit autour d'elle.

En sortant de table, madame de Revel proposa de passer dans le salon. C'étoit encore une chose imprévue, à laquelle madame de Couci ne manqua pas d'attacher assez d'importance pour y voir une intention secrète.

Dès que les gens furent sortis, mon-

sieur de Revel s'assit, et appelant Ernestine: "Venez vous placer près de "moi, mon enfant," lui dit-il. "Comme l'aînée, je veux savoir votre avis "sur une démarche qui nous concerne "tous."—En disant ces mots, il prit sa main dans les siennes.

Ernestine abandonnoit sa main à son père, en détournant la tête, pour qu'il n'aperçût pas l'émotion que sa bonté lui causoit. Elle se reprochoit presque d'y être sensible. "N'est-ce pas ce matin "même qu'ils ont oublié de me parler?" disoit-elle. "Me croient-ils assez simple "pour ouvrir mon cœur à leur premier "retour?"—Cependant sa main restoit dans celles de son père.

"Avant que Mathilde descende," dit-il à madame de Couci, "je veux vous

" parler du péril qui nous menace. Il " faut le lui cacher ; mais il me paroît " urgent de s'y soustraire."

" Ah ! " se dit madame de Couci, " voilà donc le motif de la révolte d'Er- " nestine !" Elle lança un regard d'indignation sur son gendre qui ne le remarqua point et continua : " Depuis " long-temps je voulois quitter la Fran- " ce ; mais les nouvelles d'aujourd'hui " me décident. D'ailleurs Mathilde a " repris assez de force pour voyager sans " danger."

Ernestine retira brusquement sa main que son père tenoit encore. " Il est " fort heureux pour nous," lui dit-elle, " et bien satisfaisant pour Mathilde " que nous n'ayons pas été compromis,

" en attendant que son état nous permît " de chercher un abri."

" Croyez, Ernestine," reprit gravement monsieur de Revel, " que j'avois " d'anciens amis qui veilloient sur ma " famille. Au surplus, si vous aviez " désiré partir plutôt, vous étiez libre et " fort indépendante. N'oubliez pas que " Mathilde foible encore, et loin de son " mari, sans obtenir de préférence, de- " mandoit plus de soins."

Monsieur de Revel voyoit avec peine qu'il désireroit vainement se rapprocher d'Ernestine, Ce ne fut même pas sans effort qu'il dit à madame de Couci : " De " puis que nous vivons ensemble dans " cette terre, je me suis accoutumé à " croire que nous ne faisons qu'une mê- " me famille ; et je ne puis prendre un

" parti de cette importance, sans con-
" noître vos intentions."—" Il est tout
" à fait dérisoire de me demander mon
" opinion, après avoir entraîné Ernes-
" tine dans la vôtre."—" Moi," reprit-il,
" je vous jure...."—" Certes," répartit
madame de Couci, " je la connois trop
" bien pour croire que, d'elle-même,
" elle eût osé se permettre une volonté,
" sans avoir auparavant consulté la
" mienne."

Tous les regards se portèrent sur Ernestine dont la figure annonçoit un parti tellement arrêté, qu'elle entendoit parler d'elle, comme si l'on se fût occupé d'une autre.

" Hé bien !" s'écria madame de Revel avec joie, " pourquoi se faire d'inu-
" tiles et d'injustes reproches ? nous

" partirons tous en même temps."—
" Quant à moi," lui répondit sa mère,
" qui n'ai point médité cette démarche
" en secret, qui ne m'y suis point pré-
" parée à loisir comme votre mari, j'ai
" des affaires qui demandent ma pré-
" sence. J'ai des arragemens à pren-
" dre, des baux à renouveler, et je ne
" pourrai pas vous rejoindre avant l'hi-
" ver."

Monsieur de Sanzei envisageoit avec inquiétude les lois sur l'émigration, et frémissoit de courir la chance d'une ruine totale. Il proposa donc que chacun se retirât dans la moindre de ses terres: car, selon lui, on ne devoit plus vivre réunis. Leur famille attiroit trop l'attention, avoit trop d'éclat; il falloit,

au contraire, exister, pour ainsi dire, sans être aperçu.

Mathilde entroit dans le salon, comme monsieur de Sanzei défendoit vivement le plan de rester en France. Surprise de l'entendre blâmer l'abandon de son pays et de ses propriétés, elle ne manqua pas de lui rappeler qu'il avoit été un des premiers à engager Edmond à se rendre au rassemblement général.

Cette remarque jeta une nouvelle aigreur dans leur discussion ; elle dégénéra bientôt en dispute. Ils parloient tous ensemble, et finirent par ne plus s'entendre.

Monsieur de Revel impatienté se leva : « Pour la première fois, leur dit-il, que « je consens à soumettre mes projets à

" ma famille, à écouter l'avis de tous, " ce début n'est pas encourageant."— Il sortit, décidé à emmener sa femme avec Mathilde et Eugénie, sans en parler davantage.

CHAPITRE XXIII.

Lorsque monsieur de Revel fut parti, toutes les voix s'élevèrent à la fois. Mad. de Couci reprochoit à sa fille de ne l'avoir jamais consultée. " Me faire " part de vos projets" s'écrioit-elle du ton le plus aigre, " n'est assurément pas " me les soumettre."

Mathilde accusoit monsieur de Sanzei d'avoir contribué au départ d'Edmond. Elle savoit cependant qu'il s'étoit décidé par ses propres sentimens; mais elle s'indignoit que personne n'eût essayé

de le retenir, et avoit besoin de s'en plaindre.

Ernestine fut la seule qui restât impassible, parce que sa résolution étoit irrévocable, que celle des autres lui étoit parfaitement indifférente, et qu'elle eût mieux aimé partir seule.

Lorsque monsieur de Revel descendit pour souper, ils disputoient encore. Son arrivée ramena le silence, et l'on soupa sans se parler. Sur la fin du repas, on remit à monsieur de Revel une lettre qui parut lui causer beaucoup d'émotion.

En sortant de table, il passa dans le salon; et réunissant sa famille près de lui, il dit: " Vous avez disputé avec
" tant de chaleur, que quelques mots
" en sont parvenus parmi les domesti-

" ques. On m'apprend que l'un d'eux
" vient de dénoncer notre prochain dé-
" part."—Il lut une lettre anonyme, car dans ce temps on se cachoit pour faire le bien. On l'avertissoit que son projet d'émigration étoit déjà connu de deux personnes de sa commune ; et qu'il devoit se hâter de l'effectuer, s'il ne vouloit pas être arrêté.

Madame de Couci reconnut qu'il n'y avoit pas un moment à perdre ; et passant d'une extrémité à l'autre, elle se désoloit de n'avoir point de passeports. Monsieur de Revel promit de lui en procurer. La nuit fut employée à faire des paquets, à dresser des procurations pour laisser à monsieur de Sanzei le soin des biens de tous ; car il étoit décidé à ne jamais abandonner sa fortune.

Le lendemain monsieur de Revel obtint en effet des passeports, mais seulement pour aller avec sa famille dans une terre qu'il avoit en Alsace. De là ils espéroient parvenir à s'échapper.

Chacun emporta ce qui lui étoit strictement nécessaire. On se flattoit encore d'un prochain retour. Hélas! Mathilde, plus disposée que personne à se flatter, ne prit que les robes d'une seule saison.

Vers le soir, madame de Couci et madame de Sanzei partirent les premières. Mathilde, son enfant, Eugénie et madame de Revel s'en allèrent ensemble. Chaque voiture précédoit l'autre d'une heure, et monsieur de Revel arrivoit le dernier pour s'assurer du sort de sa famille. On les arrêta plusieurs

fois ; mais leurs passeports n'étant point pour sortir de France, ils parvinrent heureusement à leur destination.

Je passe sous silence les regrets de madame de Revel, les souffrances de Mathilde, pendant cette route fatigante, l'affection d'Eugénie pour sa mère, ses soins pour sa sœur, sa tendresse pour le petit Victor. Placée sur le devant de la voiture, elle ne pouvoit détourner ses regards de la campagne. Une belle vue la transportoit d'une véritable joie. Son ame recevoit si vivement toutes les impressions, que Mathilde dit à sa mère : " Qu'Eugénie est heureuse ! " tout ce " qui lui plaît l'émeut."—Madame de Revel étoit loin d'appeler bonheur une disposition qui lui feroit sentir plus dou-

loureusement les peines de la vie, et le sort qui les menaçoit.

Eugénie n'avoit quitté son couvent que pour habiter la maison de son père. La malveillance des gens de la campagne commençant à se manifester, elle n'étoit point sortie de l'enceinte du parc. C'étoit assez pour jouir d'un beau jour, et respirer un air pur. Mais ce ravissement, à l'aspect d'une grande et riche contrée, elle ne l'avoit jamais éprouvé; aussi ne pouvoit-elle contenir son émotion, en se voyant au milieu d'un espace sans bornes.

Le voyage lui parut une espèce d'enchantement; il n'étoit qu'une fatigue pour Mathilde, qu'un chagrin pour sa mère. La voiture de madame de Revel passoit rapidement; elle regardoit tous

ces objets qui sembloient fuir, et se demandoit : reviendrai-je jamais par ce chemin? reverrai-je jamais mon pays?— Mathilde, plus heureuse, alloit retrouver Edmond ; son impatience dévoroit le temps que sa mère eût voulu arrêter.— Eugénie étoit sans regrets, sans désirs. Partout, se disoit-elle, je pourrai élever mes yeux vers le ciel ; c'est assez dans mes peines. Je serai partout avec ma famille ; c'est assez pour mon bonheur. Confiante, tranquille, elle apportoit dans le monde cette soumission religieuse qui n'ose chercher à prévoir l'avenir. Elle étonnoit autant sa mère et sa sœur, qu'elle-même étoit surprise de les voir si agitées.

CHAPITRE XXIV.

Ils arrivèrent dans la terre de monsieur de Revel, vers la fin de l'été. Ce château n'avoit pas été habité depuis bien des années. Leurs gens n'ayant pas été avertis, ne s'étoient point préparés à les recevoir ; et leur présence causoit un embarras qui donnoit aux domestiques l'apparence de l'humeur, aux maîtres l'air du mécontentement.

Eugénie seule se trouvoit partout. Elle cherchoit à deviner les désirs de ses parens, qui, accoutumés à être servis,

prévenus, restoient assis dans le salon, et ne savoient comment se passer de mille petites délicatesses dont ils avoient joui jusqu'alors. Elle eut bientôt parcouru ce vieux château. C'étoit de l'air le plus doux, qu'elle ordonnoit aux anciens serviteurs de transporter, dans les divers appartemens, les meubles qui pouvoient rendre ce séjour moins fâcheux. Aussi venoit-on la chercher de toutes parts; la famille, pour demander ce dont elle avoit besoin, les domestiques pour apprendre à mieux servir. Avec le malheur, Eugénie devint nécessaire.

Dès le lendemain, chacun s'occupa des moyens de parvenir au but de ce voyage. Ernestine pressoit vivement son père de mettre plus d'activité dans les démarches nécessaires pour sortir de

France. Mathilde ne pouvoit contenir la joie de son cœur, en pensant qu'elle alloit revoir Edmond.

Après le déjeuner, ces deux sœurs, qui n'avoient jamais souhaité d'être ensemble, se sentirent attirées l'une vers l'autre par un même intérêt. D'un commun accord, elles se proposèrent d'aller faire une promenade dans les environs, voulant voir si les paysans avoient l'air bien sauvage et bien défiant.

Ernestine, pour la première fois, se montroit presque bienveillante. Mathilde, généreuse envers le pauvre, toujours bonne et gaie, caressoit les enfans, parloit à leurs mères et les enchantoit tous.

Madame de Revel craignoit que l'émigration ne fût un éternel exil. Elle prit

le bras d'Eugénie, et alla tristement se promener dans le parc de cette belle terre. Elle ne le connoissoit pas. Tout rappeloit la noble habitation de ces anciens seigneurs qui vivoient dans leurs domaines comme des souverains, jusqu'à l'époque où ils avoient renoncé à leur puissance, pour venir à la cour. Madame de Revel soupira, en jetant un regard sur ces ruines qui attestoient la splendeur de ses ancêtres, et dit à Eugénie: "De même il ne nous restera "peut-être qu'un grand nom et de "brillans souvenirs."

Le château étoit la partie la plus dégradée; car, depuis un siècle, personne ne l'avoit occupé. Mais les communs, livrés à quelques domestiques, étoient mieux conservés. Chacun d'eux

avoit permis aux autres de s'arranger suivant ses besoins, et peu à peu ils s'y étoient établis avec leurs familles. Ils y vivoient sans soin, sans servir, et s'étoient fait dans le parc de petits jardins, de petites propriétés, suivant leur convenance. Le jardinier, en conduisant madame de Revel, lui disoit : " Ceci " est un mauvais bout de terrain que " ma femme a cherché à rendre utile." Là, un autre cultivoit des légumes près des marbres brisés. Enfin, tous avoient pris possession des jardins consacrés jadis au luxe et aux plaisirs du maître.

Madame de Revel disoit à sa fille : " Ah ! si nous avons craint les habi-" tans de la terre où nous faisions notre " demeure, ceux que nous avions com-" blés de bienfaits, qu'espérer de ces

“ gens-ci qui ne nous connoissent pas,
“ et croient que le temps et le travail
“ sont devenus leurs droits ?”

Monsieur de Revel étoit resté avec Antoine, son régisseur. Cet homme avoit fait sa fortune en ne portant pas les biens de son maître à leur valeur. Aussi son arrivée imprévue lui causoit-elle beaucoup d'inquiétude.

Il respira, lorsque monsieur de Revel lui demanda si l'esprit du paysan étoit bon. Ils les peignit méchans, cruels. Ses paroles mêlées de respect pour ses maîtres, de crainte pour leur sûreté, en imposèrent à monsieur de Revel. Il finit par croire qu'il falloit lui avouer ses projets, et partir le plutôt possible.— Antoine promit de lui en faciliter les moyens, et s'en alla très-content d'avoir

inspiré une terreur dont il comptoit profiter pour éloigner cette famille.

Monsieur de Revel, ne trouvant ni sa femme ni ses enfans, passa chez sa belle-mère. Il lui apprit tout ce qu'Antoine venoit de lui dire. Elle leva les yeux au ciel douloureusement, effrayée de commencer à son âge une vie si agitée.

A l'heure du dîner, la famille se réunit dans l'appartement de madame de Revel. Son mari lui dit qu'Antoine paroissant très-zélé pour leurs intérêts, et fort important dans la commune, il avoit cru devoir l'admettre à sa table.—Ils se levoient tous pour descendre dans la salle à manger où il attendoit, lorsqu'un vieux domestique entra furtivement, se montrant saisi de crainte. " Méfiez-vous de monsieur Antoine," leur dit-il bien bas ;

" il y a huit jours qu'il a examiné votre ' terre, visité le château avec moi ; et " je l'ai entendu dire à sa femme qu'il " comptoit l'acheter."—" L'acheter !" répéta la famille consternée !—" Oui, " l'acheter, quand on vendra le bien des " émigrés."—" Mais, je ne suis pas émi- " gré," répartit monsieur de Revel avec indignation. — " Je le vois bien ; pour- " tant, méfiez-vous de monsieur An- " toine ; car il n'est pas bon."

Cet homme sortit, laissant monsieur de Revel suffoqué de colère. " Ah ! je " suis donc émigré !" s'écrioit-il, en traversant la chambre dans une agitation impossible à rendre : " je suis émigré ! " et cependant me voilà encore en " France, encore dans ma terre. Hé " bien ! j'y resterai."—" Il me semble,"

reprit froidement Ernestine, " qu'à tout " prendre, il vaut mieux être émigré que " proscrit."

Monsieur de Revel ne l'écoutoit point. Il ne pouvoit supporter l'idée qu'Antoine se mît à sa place, possédât le château de ses ancêtres.—" Mais qui nous prou- " ve," dit madame de Couci, " que ce " domestique soit une plus honnête " créature qu'Antoine?"—" Qui nous " le prouve," répondit monsieur de Re- " vel? " D'abord son intérêt, car je " puis adoucir son sort: et du moins il " n'a pas la prétention d'acheter ma ter- " re."—" Non," répliqua madame de Couci, " mais peut-être est-il payé pour " nous effrayer."

Comme elle finissoit ces mots, parut la femme de charge; ce fut bien autre

chose. Elle assura qu'Antoine, le vieux domestique, et tous les serviteurs de la maison, étoient ligués contre leurs anciens maîtres, et prétendoient se soustraire à une obéissance qu'ils appeloient humiliante. — " Ah ! maman," dit tout bas Eugénie à sa mère, " quelle existen-
" ce nous seroit réservée ! Craindre sans
" cesse d'être trompés ou trahis !"—
" Mon père," s'écria Mathilde, " partons
" bien vîte, puisque d'ailleurs tel étoit
" votre dessein."—" Eh ! qui sait si ces
" gens permettront notre départ ?" reprit tristement madame de Revel, " ne
" sommes-nous pas dans leur dépen-
" dance ?"

L'inquiétude de la famille alloit en croissant, et leur frayeur obtint de monsieur de Revel qu'il dissimuleroit son res-

sentiment devant Antoine. En descendant ils le trouvèrent dans la salle à manger. Loin de se tenir à l'écart, comme il l'eût fait jadis, il vint au devant de ses maîtres, et leur présenta des siéges. —Prévenus comme ils l'étoient, il leur parut que monsieur Antoine faisoit déjà les honneurs de la maison.

Pendant le repas, madame de Couci ne daigna point jeter les yeux sur lui.—Monsieur et madame de Revel, gardant un profoud silence, conservoient toute leur dignité.—Antoine ne discontinuoit pas de parler, en homme qui sait combien il est important.—Ernestine qui vouloit partir sans rencontrer d'obstacles, daigna s'abaisser jusqu'à lui prêter son attention. Plusieurs fois même elle l'interrogea sur l'état de la commune.—Ma-

thilde qui n'aspiroit qu'à revoir Edmond, s'efforça d'être polie pour lui.

Ces deux jeunes personnes, n'écoutant que leurs désirs, suivant chacune leur projet, ne se doutoient pas qu'elles suspendoient la perte de leurs parens. Leur douceur, leur jeunesse affoiblissoit un peu ce que la fierté de monsieur de Revel avoit d'humiliant. Plus cette fierté envers un domestique qui s'oublioit, étoit juste, plus elle provoquoit Antoine.

Cependant rien n'étoit arrêté dans son esprit. Il ne savoit pas encore s'il travailleroit à sa propre sûreté en dénonçant la fuite de ses maîtres, ou s'il ne consulteroit que ses intérêts en facilitant leur évasion. Ce dernier parti lui paroissoit le plus court et le plus sûr pour parvenir à acheter cette terre. Mais lorsqu'il con-

sidéroit la distance où le tenoit monsieur de Revel, il brûloit de disposer de son sort, et de commander là où il avoit toujours obéi.—Dans d'autres instans, la politesse d'Ernestine, la bonté de Mathilde le faisoient rougir, et il frémissoit des criminelles pensées qui agitoient sa tête.

Aussitôt après le dîner, monsieur et madame de Revel remontèrent dans leur appartement. Madame de Couci se retira dans le sien. Antoine resta avec les trois sœurs.—Mathilde le pria de les aider à sortir de France, avec cette confiance vive et sincère qui croit tout obtenir, parce qu'elle sent le désir d'obliger. —Ernestine crut faire beaucoup en lui promettant des récompenses lorsque l'ordre seroit rétabli.—" Oh! quant à

" cela," répondit Antoine en ricanant; " je souhaite, madame, que vous puis- " siez m'en donner un jour."

Ernestine avoit bien envie de le traiter avec le mépris qu'il lui inspiroit; mais elle sut se contenir, Mathilde le conjura naïvement de fermer les yeux, et de laisser échapper une famille qui l'avoit toujours bien traité.

Il paroissoit indécis, prétendoit craindre de se compromettre, et leur peignoit avec des couleurs horribles la disposition des esprits. Pour la première fois elles connurent toute l'étendue du danger qui les menaçoit. Antoine s'échauffoit lui-même en parlant, et la position de cette malheureuse famille devenoit à chaque instans plus incertaine.

Ces trois jeunes personnes frémis-

soient de crainte. Cependant Eugénie pensant avec peine que leur fuite exposeroit peut-être un homme à qui elle trouvoit humiliant d'avoir obligation, Eugénie dit à ses sœurs: " Pourquoi
" partir? confions-nous plutôt à une
" providence secourable. Mon père
" n'a jamais fait que le bien. Espérons
" du souvenir de sa vie passée, et de-
" meurons."—

Cette résolution fit plus d'effet sur Antoine que les prières et l'effroi des deux autres sœurs. Il aperçut d'un coup-d'œil que si les chefs de cette famille étoient arrêtés, ces jeunes personnes exciteroient sûrement de l'intérêt. N'en avoit-il pas éprouvé malgré lui? Au lieu que si monsieur de Revel dépassoit d'un seul pas la frontiére, dès

le lendemain le séquestre seroit mis sur ses biens; et lui, Antoine, pourroit bientôt les acheter.

Mathilde continuoit à le solliciter. Il feignit d'être touché du sort qui la menaçoit, et consentit au départ de ses parens, à condition qu'ils s'en iroient la nuit même. Il ajouta avec un regard sinistre, en s'adressant à Mathilde: "C'est pour vous seule, madame, que "je puis avoir une pareille condescen-"dance; mais suivez ce dernier avis, "ne perdez pas un moment."—Il sortit, laissant les trois sœurs glacées d'effroi.

CHAPITRE XXV.

Dés qu'il fut parti, elles allèrent retrouver leurs parens, et leur rendirent compte des dispositions d'Antoine. Chacune d'elles insistoit sur ce terrible regard, en prononçant les derniers mots : *ne perdez pas un moment.*

Monsieur de Revel hésitoit encore. Il ne pouvoit se persuader que son ancien domestique osât lui nuire. Et quand il l'essayeroit, disoit-il, qu'ai-je fait jamais qui puisse m'empêcher d'aller la tête haute? Comme il perdoit un

temps précieux à retracer sa vie, utile à l'état, honorable pour sa famille, on vint l'avertir qu'un homme de la campagne demandoit à lui parler.

C'étoit un de ses fermiers: " Partez
" tout de suite, monsieur, lui dit-il, ou
" demain il ne sera plus temps. Voici
" une année de mon fermage que je
" vous apporte. Si je puis vous servir
" durant votre absence, comptez sur
" moi; mais ne m'écrivez pas. Je
" crains Dieu, je ferai mon devoir."

" — Mon ami, s'écria madame de
" Revel, nous n'avons point de che-
" vaux; et nos passeports ne vont pas
" plus loin que cette terre.—N'importe,
" madame, venez tous. Mon fils et
" moi nous vous mènerons avec des

" chevaux de la ferme; seulement faites
" le moins de bruit que vous pourrez.

Dans ce moment cette malheureuse famille se voyoit à la merci de tous ses domestiques, et leur vie dépendante du moindre hasard. Il y avoit dix lieues à faire pour sortir de France. Le fermier mit ses chevaux à une grande berline; et les conduisit par des chemins de traverse affreux, mais plus sûrs. Monsieur de Revel voulut faire la route à cheval, les suivant pas à pas.

La nuit ne laissoit rien voir autour de soi. Ils n'entendoient que le bruit qu'ils faisoient eux-mêmes; et leur imagination craintive leur persuadoit qu'il devoit parvenir aux environs, et éveiller la malveillance. Les cris du petit Victor les faisoient trembler.

Ils n'arrivèrent à la frontière qu'à cinq heures du matin. "Quoi!" s'écria monsieur de Revel, avec un sentiment de fureur concentrée, "faut-il éprouver un mou-
"vement de joie en quittant sa patrie?
"Quel supplice nouveau pour un hon-
"nête homme!"—Dans cet instant, il n'étoit pas animé par l'espérance. Comme Edmond, il ne quittoit pas son pays pour défendre la cause des siens. Il fuyoit! il est vrai, pour soustraire sa famille au malheur et aux persécutions; mais enfin il fuyoit.

Lorsqu'ils furent à la frontière, le bon fermier s'arrêta, les priant d'attendre son fils qui conduisoit leur seconde voiture avec leurs femmes.—Le temps étoit superbe. Monsieur de Revel se promenoit tristement, les regards bais-

sés. Mathilde grava sur le dernier arbre de France son chiffre et le jour de son départ.—" Ah ! lui dit sa mère avec un profond soupir," puissions-nous reve-
" nir effacer cette date dans un temps
" plus heureux!"

Le fils du fermier n'arrivoit point. Son père commençoit à craindre qu'on ne l'eût surpris, favorisant le départ de leur maître. Monsieur de Revel, effrayé des suites que pourroit avoir cettte affaire pour ce brave homme, l'engagea à rester avec eux. Il s'y refusa.—" Non, non," dit-il, " vous êtes tous ensemble ;
" vous pouvez aller où vous voulez.
" Moi, j'ai ma femme et six enfans qui
" m'attendent... Pourtant il faut se ras-
" surer...Je crains Dieu, j'ai fait mon
" devoir....Je suis bien sûr que ma

femme en a dit autant toute la ma-
“ tinée....C'est ce que nous disons elle
“ et moi, quand nous avons à tirer
“ quelqu'un de peine....Avec cela nous
“ avons sauvé bien du monde.”

L heure avançoit ; le soleil étoit dans toute sa force, et le fils du fermier ne paroissoit point.—Son père, ne pouvant plus supporter le trouble, l'anxiété qui l'agitoit, pria monsieur de Revel de conduire sa famille, à la ville voisine, pendant qu'il iroit au-devant de son fils. “ Si je le rencontre, leur dit-il, nous “ reviendrons ensemble, et nous repren-“ drons nos chevaux.”

Monsieur de Revel le vit partir avec une inquiétude qui ne lui permit guères de sentir ses propres chagrins. Cependant quel sentiment il éprouva, en

montant sur le siége de cette voiture qui renfermoit ce qu'il avoit de plus cher, obligé de conduire, et de servir lui-même sa famille !

FIN DU PREMIER VOLUME.

De l'imprimerie de R. Juigné, 17, Margaret-street, Cavendish-square.



